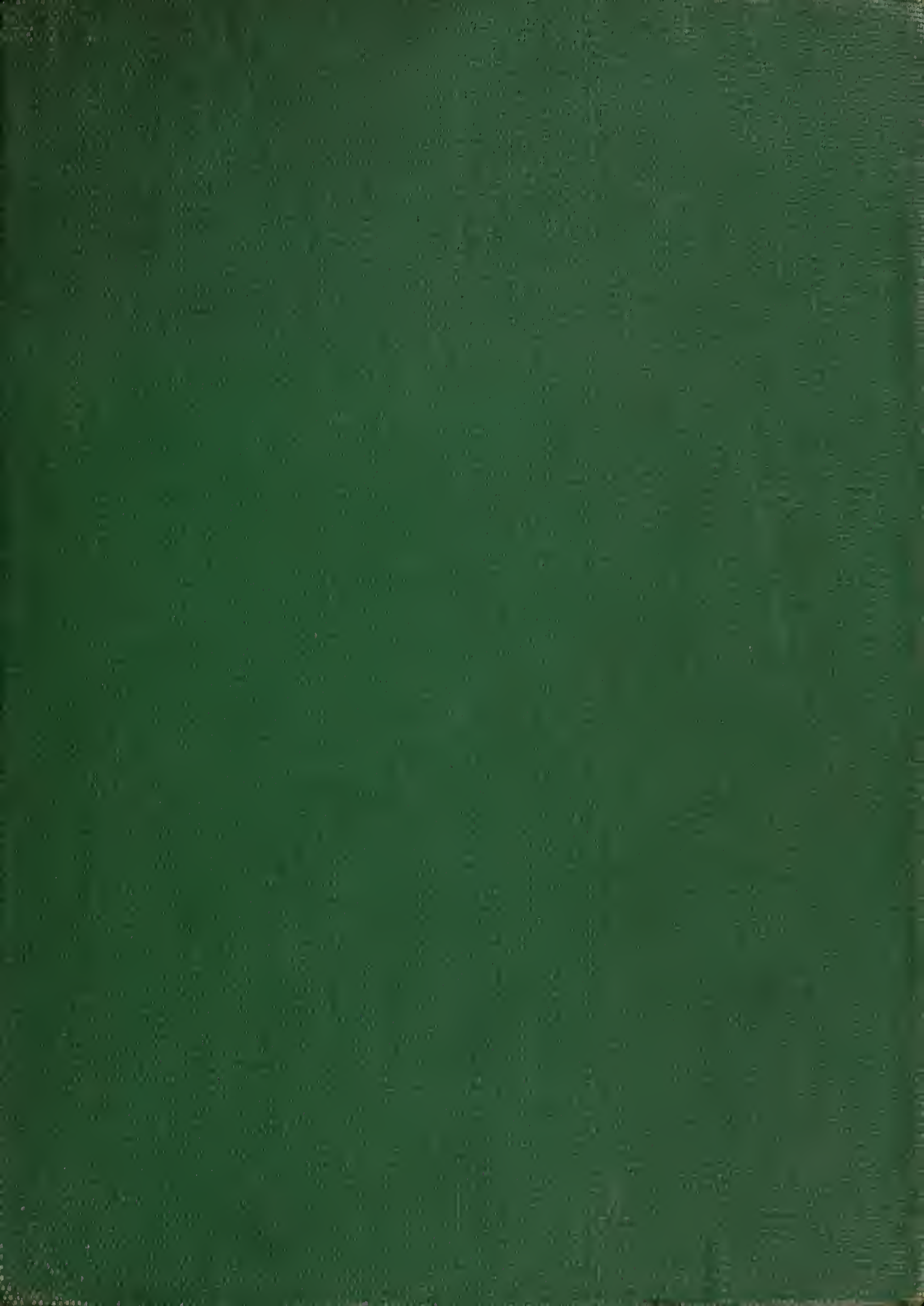



NY PUBLIC LIBRARY THE BRANCH LIBRARIES
3 3333 08108 6544

Nouvelles Histoires

sur de

VIEUX PROVERBES

COLLECTION " PLUME ET CRAYON "

GRAND'MÈRE AVAIT DES DÉFAUTS !... par Louis Morin. 1 vol.

LES ASSIÉGÉS DE COMPIÈGNE, par A. Robida. . . . 1 vol.

LE BOY DE MARIUS BOUILLABÈS, par A. Vimar . . . 1 vol.

LA POULE A POILS, par A. Vimar. . . . . 1 vol.

YVES LE MARIN, par G. Fraipont . . . . 1 vol.

ANDRÉ LE MEUNIER, par G. Fraipont . . . . 1 vol.

LES BONNES IDÉES DE PHILIBERT, par H. Avelot . . 1 vol.

Nouvelles Histoires

sur de

VIEUX PROVERBES

TEXTE ET ILLUSTRATIONS

DE

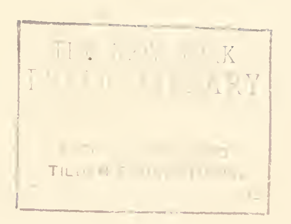
G. FRAIPONT

PROFESSEUR A LA LÉGION D'HONNEUR



PARIS — HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, rue de Tournon, 6





Brutalement tout s'arrête.





A

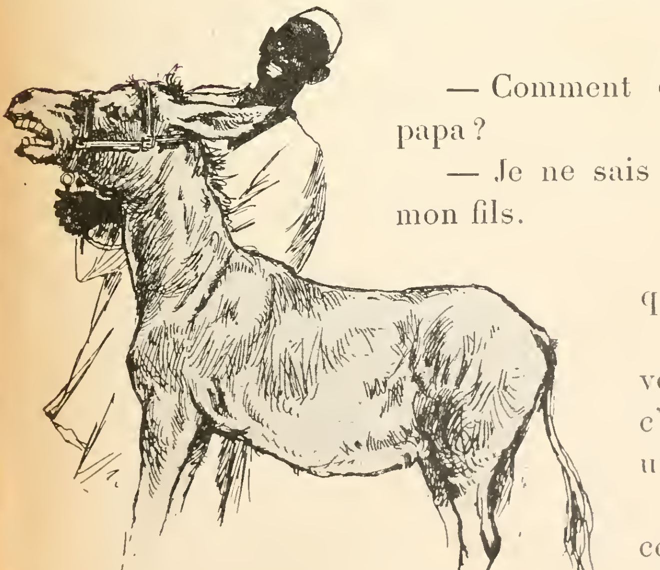
Mesdemoiselles Loïse et Geneviève ANDRIEUX

Pour lire, quand elles sauront lire.

G. F.

L'Ane récalcitrant.

« *Chassez le Naturel il revient au galop.* »



— Comment qu'il s'appelle, dis, papa ?

— Je ne sais pas s'il est baptisé, mon fils.

— Alors, quel nom qu'on va lui donner ?

— Celui que tu voudras ; il est à toi, c'est à toi à lui trouver un nom.

Ces demandes et ces réponses s'échangeaient entre un papa et son fils Roger, jeune collégien, en vacances à la campagne.

Roger reste pensif, en contemplation devant un petit âne tenu en laisse par un jeune nègre. Le nègre rit en montrant ses dents blanches, l'âne brait en découvrant les siennes jusqu'aux gencives.

Roger est ravi en regardant la bête, mais un peu interdit quand ses yeux se portent vers le nègre.

— Il est bien joli, mon âne, mais lui, l'homme, il est trop noir !

— Il est trop noir... pour un blanc, mon fils, mais ne l'est pas trop pour un nègre, répond le père, en riant.

— Voyons, ajoute-t-il, trouve lui un nom à ton âne !...

Roger continue à chercher, le nègre continue à être noir, l'âne continue à braire.

Un silence...

Puis tout à coup le nègre, tapotant sur la croupe de son compagnon à quatre pattes :

— Li a un nom ! Li s'appeller Ali, gentil Ali, joli, bien sage !...

— Va pour Ali !... Tu entends, Roger, ton âne s'appelle Ali ! Prends-le par la bride et allons l'installer dans son écurie.

Se tournant vers le nègre et glissant une pièce blanche dans sa main noire : « Tiens ! voilà pour ta peine. »

L'enfant conduit fièrement son âne, ou plutôt l'âne conduit l'enfant ; il vire de droite, de gauche, regarde autour de lui, s'arrête quand cela lui plaît, puis repart.

Le maître est enchanté, il laisse aller à sa guise son nouveau compagnon qui après maints détours arrive enfin à la demeure aménagée pour lui.

Ali s'arrête sur le seuil, avance la tête, examine les lieux, se retourne, semble faire la comparaison entre l'intérieur et



l'extérieur, puis brusquement se décide. Le logis lui plaît sans doute ou peut-être est-il attiré par le picotin préparé, car il entre et s'installe.

Maître Ali, qui en ce moment, mange sans s'inquiéter d'autre chose, était un « prix d'excellence » décerné à l'élève Roger. Cet âne, aurait dit monsieur Prud'homme, « cet âne était le couronnement d'une année de travail ».

Roger a été « couronné » d'un âne pour avoir remporté, fin d'année, le nombre de prix et d'accessits fixés par son père.

Jusqu'en ces derniers temps, le garçonnet avait été un assez piètre élève. Ce qu'il appréciait au collège, c'étaient les récréations (quand il n'était pas consigné) et les repas quand ils étaient à sa convenance. Mais les études et les devoirs lui étaient particulièrement antipathiques. Ses livres étaient écornés, ses cahiers zébrés de bonshommes bizarres et d'animaux étranges, échantillons d'art graphique qui n'avaient avec les sujets traités que de très lointains rapports.

Intelligent, Roger, en tant que notes, était classé au-dessous des imbéciles.

Il ne s'en offensait pas, mais son père était navré.

— Vraiment Roger, c'est déplorable de voir que tu as

tout ce qu'il faut pour être dans les premiers et que, par ta paresse et ton indifférence, tu restes en queue. Si tu crois que c'est flatteur pour moi d'avoir comme fils un cancre et un ignorant !... J'en suis aussi honteux pour toi que pour moi-même.



Après chaque semonce de ce genre, Roger se mettait à étudier avec ardeur. Cette ardeur durait pendant quarante-huit heures, puis l'apathie reprenait le dessus.

Le père ne savait comment décider son fils à travailler sérieusement lorsque celui-ci, sans s'en douter, lui en offrit le moyen. Depuis quelque temps Roger avait une folle envie de posséder un âne.



Cette idée possessive lui était venue à la suite d'une journée passée chez un camarade, voisin de campagne qui en avait un charmant, fort bien dressé, se laissant docilement monter et atteler.

En rentrant le soir, Roger avait dit à son père :

— Oh ! papa ! moi aussi je voudrais un âne ; dis, père, achète m'en un...

— Mon fils, si tu veux avoir un âne, il faut le gagner !

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour ça ?

— Il faut travailler.

— Je te promets que je travaillerai sans m'arrêter !

— Tu m'as fait cent fois cette promesse...

— Oh ! petit père, je te jure...

— Ne jure rien, tu ne tiendrais pas, mais si tu veux, nous allons passer cette convention : Je m'engage à t'acheter un âne, que tu choisiras toi-même, si, à la fin de l'année, tu remportes dix nominations, prix ou accessits.

— Ah bien non ! s'il faut attendre jusque-là !...

— Mon fils ! Paris ne s'est pas fait en un jour... ni les ânes non plus, reprit le père en se moquant.

Roger fit la moue. Il voulait être payé d'avance, mais son père tint bon, et il fit bien.

Être propriétaire d'un âne était devenu chez Roger une idée fixe.

Il en rêvait ! La nuit il voyait se dresser devant lui de longues oreilles frétillant en tous sens, il montait à califourchon sur un dos velu et allait au galop par monts et par vaux.

« Il n'y a pas à dire, il faut que je le gagne, mon âne ! » se dit-il enfin !

Et Roger avait travaillé d'arrache-pied... Cela lui fut

d'abord un peu dur, car il était entraîné à ne rien faire et c'est petit à petit qu'il s'entraîna dans l'autre sens.

Une fois le pli pris, cela alla tout seul.

Au lieu de dix nominations il en remporta douze.

Et lorsqu'il revint chez lui les bras chargés de bouquins à tranches dorées, son père l'embrassa d'abord, et lui dit ensuite :



— Nous irons dès demain acheter l'âne que je t'ai promis. Il y a en ce moment une exposition coloniale où on en présente une collection nombreuse. Tu choisiras celui qui te plaira. Tu as tenu tes engagements, je tiens les miens. Je t'offre d'autant plus volontiers cet âne que c'est à lui que tu devras... de n'en être pas un. Aussi aies-en bien soin !...

Ali n'avait pas du tout l'air de se douter de son mérite.

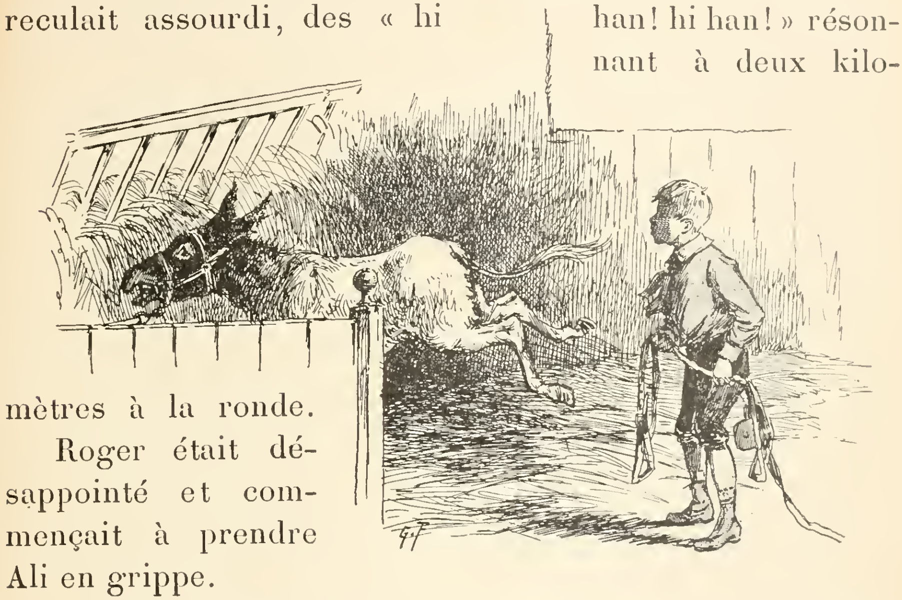
Il restait un bon petit âne sans prétention, très doux, très simplet, mangeant bien, dormant bien, et soumis... à la condition qu'on lui laissât faire ce qu'il voulait et aller où ça lui chantait ; pareil en cela à bien des gens que je connais.

Ali était né en Algérie. Il était jeune encore et point dressé du tout.

Là-bas ses occupations consistaient à aller se promener avec des compagnons de son espèce, à brouter des chardons, ces artichauts pour ânes, à se rouler sur le dos les quatre pattes en l'air.

En dehors de la bride et du licol, Ali ne savait rien du harnachement et n'en voulait rien savoir.

Roger avait essayé de l'atteler, mais il avait regimbé. Dès qu'il sentait le frottement des brancards il se trémoussait, se secouait, ruait, puis lançait au nez de son jeune maître, qui reculait assourdi, des « hi han! hi han! » résonnant à deux kilomètres à la ronde.



Roger était désappointé et commençait à prendre Ali en grippe.

« S'il croit que c'est pour ça que je l'ai fait venir ! murmurait-il... il m'ennuie à la fin. »

Parfois il se mettait en colère, voulait de force atteler Ali. Celui-ci après s'être bien défendu, après avoir lancé des ruades et clamé des protestations de sa plus belle voix, prenait le parti de se coucher...

C'était alors la force d'inertie contre laquelle il n'y avait plus à lutter.

— Voyez-vous, m'sieur Roger, lui dit un jour le jardinier auquel l'enfant se plaignait amèrement de son âne, ces petites bêtes-là c'est comme les gens, ça n'aime pas qu'on les brusque et faut y aller doucement.

— Mais il ne veut pas obéir !

— C'est parce que vous n'savez pas vous y prendre, voulez-vous que j'vous l'dresse moi, vot'âne?

— Je veux bien, mais tu n'y arriveras pas plus que moi.

— J'parie bien qu'si.

— Eh bien, essaie.

Tout d'abord Ali ne se soucia pas plus d'obéir au jardinier qu'à son jeune maître, les mêmes scènes se renouvelaient : gambades, ruades, braiements et chûte finale sur le dos.

— Tu vois, disait Roger, tu n'es pas plus avancé que moi.

— Patience donc, m'sieu Roger et laissez-moi faire !...

Notre homme y mit du temps, prit l'animal par la famine, petit à petit l'amena à ses fins, et un beau jour, dans une allée, on vit apparaître Ali, que le jardinier tenait par la bride, et tirant derrière lui une légère voiture. Le jardinier était triomphant, l'âne était penaud.

Il récriminait bien encore un peu, il envoyait quelques ruades, mais mollement et finit par en prendre son parti.

Bientôt Roger put grimper dans son équipage et se promener dans le parc.

Ali s'était soumis et remplissait assez bien, maintenant, son nouveau rôle; il s'arrêtait encore de temps à autre pour s'offrir quelque herbe à sa convenance, mais à part cela tout allait à peu près.

— Que veux-tu, disait son père, l'homme n'est pas parfait, l'âne non plus !

Les promenades dans le parc devenaient monotones et Roger rêvait d'aller faire quelques excursions au dehors.

Ali s'étant soumis, on pouvait se risquer ; Roger se risqua.

Au début tout marcha bien, l'animal trottait gaiement sur la route; la promenade avait l'air de lui être plutôt agréable.

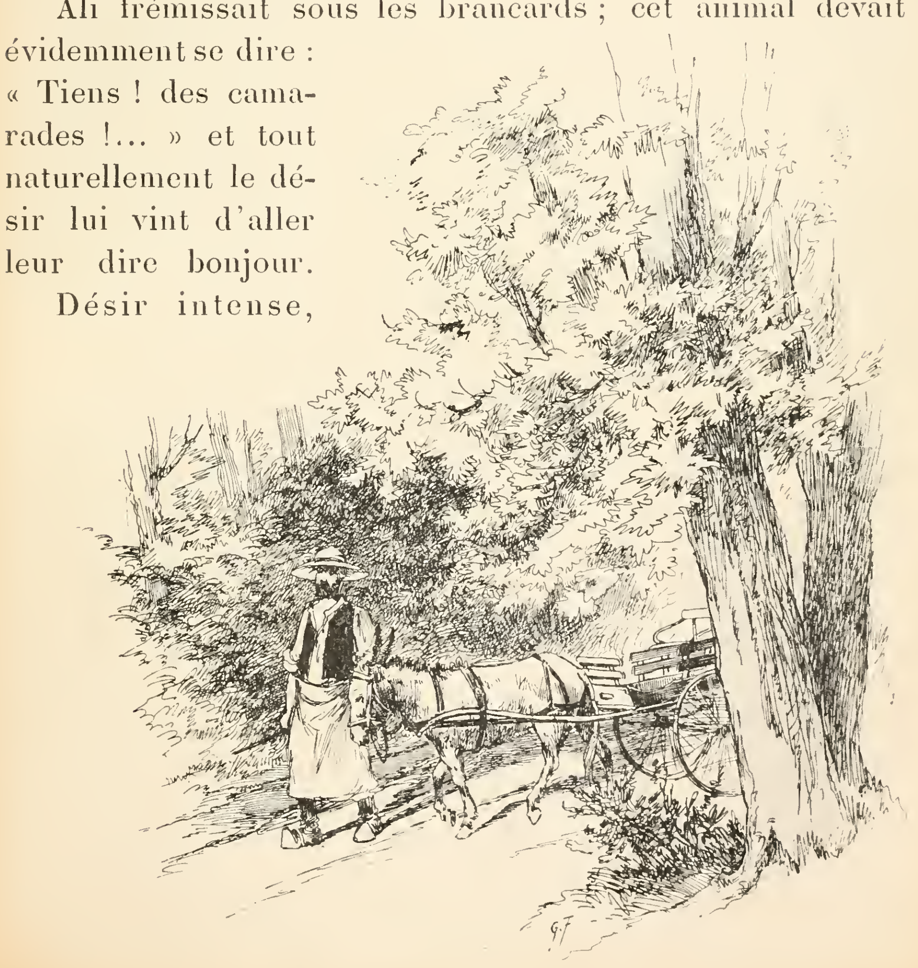
Son maître le conduisait doucement, sans brusquerie; Ali obéissait gentiment, tournant à droite ou à gauche suivant qu'on lui indiquait l'un ou l'autre côté.

Roger était ravi et se promettait, pour la suite, de longues excursions lorsque tout à coup, sans raison apparente, le baudet s'arrêta brusquement en pointant ses oreilles en avant.

Des « hi han ! » à divers diapasons, ténors, contraltos, barytons, résonnaient au loin.

Ali frémissait sous les brancards ; cet animal devait évidemment se dire : « Tiens ! des camarades !... » et tout naturellement le désir lui vint d'aller leur dire bonjour.

Désir intense,





sans doute, car le voilà qui tout à coup prend sa course et part au galop.

Le cocher a beau tirer sur les rênes, la bête ne veut rien savoir et file emballée sans s'inquiéter une minute de ce qu'elle a à l'arrière-train. Cris, coups de fouets, menaces, rien n'y fait.

L'équipage de Roger est métamorphosé en char romain.

Là-bas, de l'autre côté d'un large pré coupé par un ruisseau, une troupe d'ânes conduite par un négrillon va



tranquillement son chemin [1].

C'est de là qu'est parti tout à l'heure l'appel qui a mis Ali en émoi et main-

1. On rencontre parfois aux environs de Paris, notamment à Fontainebleau, des troupes d'ânes conduites par des arabes ou des nègres qui vont de ville en ville pour les vendre.

tenant il reconnaît, non seulement des camarades, mais des compatriotes. Aussi il n'y résiste plus. Il fait un brusque écart à gauche saute par-dessus le talus de la route, entraîne l'équipage, tombe, se relève, repart. Rien ne l'arrête.

De l'autre côté la troupe a fait halte. Ce sont des braiements assourdissants ; le conducteur s'est tranquillement assis sur la route et regarde la scène en riant.

Ali bondit dans le pré, la voiture rebondit sous le choc, Roger s'est accroché solidement à la banquette ; dix fois il manque d'être jeté hors de la voiture...

Brutalement tout s'arrête... Quel obstacle a interrompu ce steeple-chase d'un nouveau genre? Tout simplement le ruisseau que notre âne a voulu traverser ; il a sauté et se trouve sur l'autre rive, mais la voiture n'a pu en faire autant ; les roues se sont enfoncées dans la vase jusqu'au moyeu, éclaboussant tout. La caisse est penchée en arrière et par le choc, Roger se trouve au fond, couché sur le dos, les jambes en l'air...

Ali tire, tire tant qu'il peut. Ses congénères, à quelques mètres, l'appellent désespérément ; il faut qu'il les rejoigne.

Il y met une telle énergie que d'une secousse des reins, plus violente que les autres, il décroche l'avant de la légère voiture et repart, laissant l'arrière embourbé...

Fou, surexcité encore par les brancards qui lui battent les flancs, notre âne se précipite avec une telle violence que toute la troupe sur laquelle il arrive est prise à son tour de panique et fuit devant le nouveau venu.

C'est une galopade insensée sur la route, un tourbillon de poussière d'où émergent d'en haut de longues oreilles tendues, d'en bas une théorie de pattes qui semblent s'entremêler, se trémoussent avec une vertigineuse rapidité.



Derrière ce tourbillon qui va disparaître dans un tournant, Ali, avec son tronçon de voiture, file à fond de train et disparaît à son tour... Loin, loin, derrière, les bras en l'air, désespéré, poussant des cris en courant de toutes ses jambes, un négrillon ferme le cortège.

Dans le pré Roger se débrouille tant bien que mal, sort comme il peut de ce qui reste de sa voiture...

Il est piteux le pauvre garçon !... Lui si fier tout à l'heure de traverser le village en son charmant équipage doit rentrer maintenant sali, maculé de vase, de poussière, les côtes meurtries et sans équipage du tout...

Roger ne dormit pas de la nuit. La perte de son âne, auquel il s'était attaché, lui causait le plus cuisant chagrin. Le matin il alla errer vers l'écurie.

Tristement assis sur le pas de la porte, il pensait à Ali, lorsque devant lui se déroula une scène à laquelle il lui sembla avoir assisté déjà :

Un petit âne apparaît tenu en laisse par un petit nègre ; le nègre rit en montrant ses dents blanches tandis que l'âne brait en découvrant les siennes jusqu'aux gencives. Roger croit rêver...

Mais non ! le nègre, toujours riant lui dit : « Moi, amène Ali, li pati loin, loin, loin !... moi coui et attapé Ali[1] .»

Roger heureux danse de joie. Spontanément il saute au cou du négrillon et l'embrasse sans s'inquiéter de sa noirceur, sans même être bien certain qu'il ne va pas déteindre ; puis ses caresses vont à Ali qu'il gronde doucement et sans grand succès, l'animal reste impassible ; il ne se préoccupe pas du tout de son escapade ; dans son cerveau de quadrupède, il la trouve sans doute toute naturelle !

Quoi de plus logique, en effet : il y a peu de temps qu'Ali a été séparé de ses compagnons ; habitué à la vie libre on l'a enfermé. Il s'était petit à petit, et bon gré mal gré, accoutumé à son nouveau sort; il avait à peu près oublié son existence de naguère, et voilà que tout à coup les circonstances viennent la lui rappeler ; il revoit ses compatriotes et amis ; alors, dame, il a voulu les rejoindre pour reprendre sa vie d'autrefois.



Si, comme au temps de La Fontaine, les animaux parlaient, c'est là certainement ce qu'eût répondu ce baudet algérien lorsqu'on lui reprochait sa fugue.

— C'est très *humain* ça, m'sieur Roger, conclut le jar-

1. Les nègres, lorsqu'ils s'expriment en français, ont un parler pittoresque dont une des caractéristiques est de ne pas prononcer les *r*. Dans la phrase ci-dessus notre négrillon dit : *pati* pour *partir*, *coui* pour *courir*, *attapé* pour *attraper*. Il dit aussi *li* pour *lui*.

dinier qui se piquait de beau langage et à sa place vous en auriez fait autant... et p'têtre bien moi aussi !

Le négrillon eut bonne et solide récompense, il remercia en riant toujours ; puis considérant l'argent qu'il venait de recevoir, il sortit en disant :

— Li peut pati toujou ! moi attapé toujou !...

Lui seul avait gagné à l'aventure.





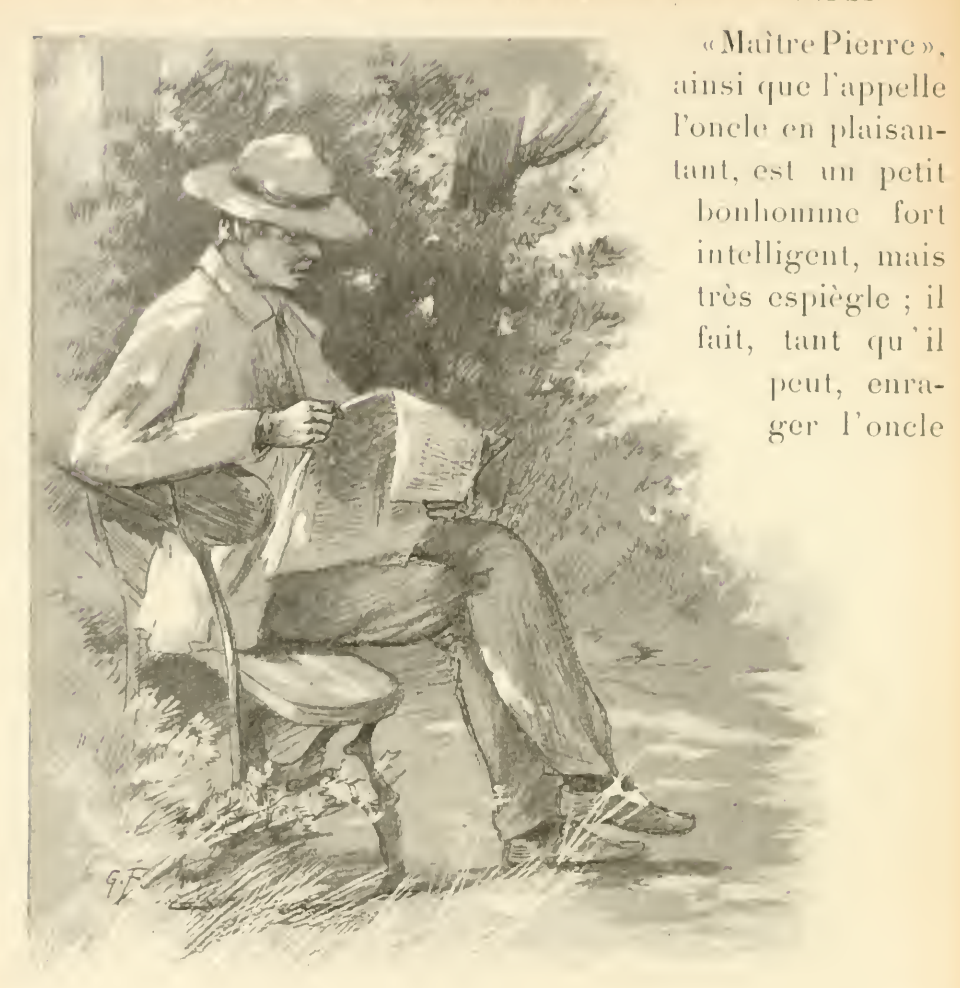
La Sentinelle qui rit.

« *Rira bien qui rira le dernier.* »

L'oncle Antoine est assis dans son verger, il lit son journal à l'ombre d'un pommier, mais il interrompt à chaque instant sa lecture au beau milieu d'un fait divers ou d'un compte rendu de concours régional, pour consulter la route qu'il aperçoit entre deux troncs d'arbres ; il guette son neveu, « son polisson de neveu », comme il dit et qui devrait être rentré déjà pour goûter.

L'oncle Antoine est un vieux garçon qui habite un petit manoir normand, seul avec sa vieille bonne, tout à la fois gouvernante et cuisinière, et son domestique qui cumule les fonctions de jardinier, cocher et valet de chambre.

L'oncle Antoine a conscience de la responsabilité qui lui incombe, depuis le jour où son frère et sa belle-sœur, forcés de s'absenter, lui ont confié leur fils pour une partie des vacances.



« Maître Pierre », ainsi que l'appelle l'oncle en plaisantant, est un petit bonhomme fort intelligent, mais très espiègle ; il fait, tant qu'il peut, enrager l'oncle Antoine qui l'adore, mais qui est dans des transes lorsque son neveu, courant la campagne et les champs, n'est pas rentré à l'heure ; le brave oncle ne vit plus lorsque le retard se prolonge.

— Enfin, te voilà !... Bon !... Tu as dû faire encore quelque niche, s'écrie-t-il moitié bougon, moitié joyeux, en apercevant Pierre qui accourt en riant :

— Pourquoi dis-tu ça, oncle Antoine ?

— Eh ! parce que je devine à ton air narquois que tu as joué quelque tour à un de tes camarades.

— Bah ! mon oncle, c'est pour rire !

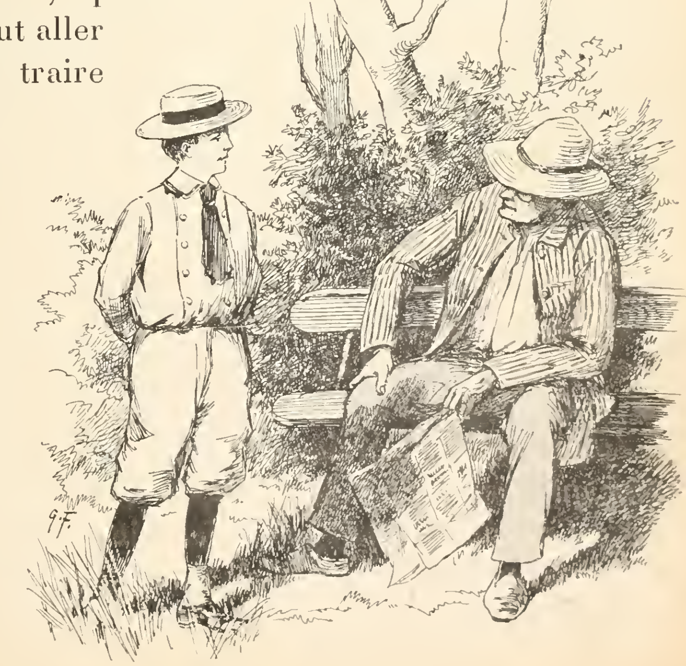
— C'est pour rire ! c'est pour rire ! Je le vois parbleu bien que c'est pour rire, puisque c'est précisément parce que tu ris que j'ai deviné !... Allons ! viens goûter !

Et Pierre et son oncle se dirigent vers la maison.

— Écoute, mon Pierre, dit l'oncle, je ne veux pas gronder ni faire la grosse voix, mais j'aimerais bien que tu penses un peu à autre chose qu'à te moquer de tes concitoyens, petits et grands.

— Mais, mon oncle, je t'assure...

— Taratata... tu m'assures ?... Rien du tout... Tu enfouis dans les coins les outils de ce pauvre François, de telle sorte que quand il veut ratisser ou couper quelque branche il ne trouve plus ni râteau ni sécateur ; quand la vieille Francine veut aller à la ferme pour traire ses vaches, son seau à lait et ses sabots ont disparu.



— Puisque je les remets après !

— Oui ! Quand tu as bien joui de leur mine déconfite pendant qu'ils cherchent et de leur ahuris-

sement lorsqu'ils retrouvent les choses à leur place !...

— Dis, mon oncle, ils sont bien drôles tout de même alors ! fait Pierre en riant.

— Possible, mais tu les affoles, ces braves gens ; ils sont naïfs et se figurent qu'ils ne savent plus ce qu'ils font ou croient volontiers à quelque sortilège... Je sais à quoi m'en tenir, en fait de sortilège.

— Voyons, bon oncle, quand je te dis que tout ça c'est pour « de rire ».

— Bien oui, bien oui ! Ris tant que tu voudras, je n'y vois pas de mal, mais pas toujours aux dépens des autres, pourtant, car on pourrait bien rire quelque jour aux tiens !... Ça ne tourne pas toujours comme on veut les farces... Et tiens, à ce sujet, je vais te raconter, pendant que tu goûtes, une petite histoire qui m'est arrivée à moi

— Oh ! oui, mon oncle, raconte ton histoire.

— Elle n'est pas bien compliquée, comme tu verras ; si je m'en souviens, c'est parce qu'elle a été pour moi la cause d'un chagrin : Pour une plaisanterie j'ai été privé du bonheur d'embrasser mon oncle, ton grand-oncle à toi, avant un lointain voyage dont il n'est pas revenu... cela a été toujours pour moi un cuisant regret...

— Au reste, voici l'histoire : « J'étais un peu comme toi, j'adorais faire des farces ; à l'école, je mystifiais mes camarades, au lycée, j'ai continué et lorsqu'il m'a fallu faire mon service militaire j'ai, au régiment, persisté de plus belle.

Ce n'étaient ni la culotte rouge, ni le képi, ni même les épaulettes qui auraient changé mes tendances à combiner ce que j'appelais « de bonnes blagues ».

Comme toi j'étais bon enfant, je n'aurais point voulu faire de mal aux camarades, mais je riais volontiers de leurs mésa-

ventures et je les faisais naître le plus souvent possible.

En somme, j'étais alors ce qu'on appelle vulgairement : un « fumiste »...

Je me suis toujours demandé, du reste, pourquoi ce qualificatif. J'ai eu beau observer les fumistes, les vrais, ceux qui ramonent les cheminées et démontent les tuyaux de poêle, je n'ai jamais remarqué qu'ils fussent particulièrement gais ni spirituellement farceurs... mais ce point d'histoire nous importe peu ici.

Donc j'adorais les fumisteries quand c'était « moi » qui les faisais, je les détestais quand c'était « à moi » qu'on les faisait... Tu es un peu comme ça, maître Pierre !... et si cela est assez humain, ça n'est point charitable du tout.

Mes farces s'adressaient surtout aux « bleus » !

— Qu'est-ce que c'est que ça un bleu?

— Un bleu? c'est ce que nous sommes tous, ce que tu seras toi-même, en entrant au régiment, un « nouveau », si tu aimes mieux. Or, les bleus, frais émoulus à la caserne, ne connaissent rien du service et sont aussi faciles à prendre qu'un gibier qui n'a point vu de chasseur.

Je n'avais pas, je l'avoue, l'esprit très militaire ; chacun son goût, je ne blâme pas ceux que tente l'uniforme.

Quant à moi, je faisais mon service parce qu'il fallait le faire et j'évitais le plus possible les punitions ; j'étais, en somme, ce qu'on est convenu d'appeler un bon soldat ; bon

soldat sans enthousiasme, supputant à l'avance le plaisir de ne plus l'être et la joie de quitter la tunique du « pioupiou » (car j'étais dans l'infanterie) pour la jaquette du pékin [1].



Un soir, une nuit plutôt, je maudissais particulièrement le service militaire.

Je montais la garde.

Il était deux heures du matin, ainsi que venait de l'affirmer l'horloge de l'église du pays en frappant ses deux coups !... Compter les heures et les demies c'est, pour la sentinelle, une des seules distractions.

Il faisait noir, tout noir ; il faisait froid et humide.

J'arpentais le pavé en me morfondant ; je trouvais cette promenade nocturne superlativement ennuyeuse et monotone, murmurant à part moi : « Oh ! la classe ! la classe ! »

Exclamation que tu comprendras et que tu pousseras plus d'une fois lorsqu'à ton tour tu feras ton service. Ces mots

1. On sait que les militaires appellent « pékin » les civils.



indiquent tout l'espoir du soldat. La classe ! c'est-à-dire la rentrée dans les foyers.

Affublé de la capote et du capuchon qui me donnaient plutôt l'air d'un moine que d'un militaire, j'allais et venais, battant la semelle, quand une vilaine petite pluie se mit à tomber, fine, glaciale et je revenais vers ma guérite pour me mettre à l'abri en attendant l'heure de relève... c'est-à-dire trois quarts d'heure après, lorsque ne me méfiant de rien... Crac !...

Ton oncle, mon Pierre, était par terre, après une longue patinade sur le dos.

Cette satanée petite pluie, tombant sur le sol glacé, s'était transformée en verglas et la sentinelle avait fait panache sur le sol glissant.

Flûte !... je ne bouge plus d'ici ! me dis-je et je m'ac-

cagnarde dans ma guérite, tournant parfois la tête à gauche ou à droite pour consulter les alentours à travers les deux judas.

Je commençais à m'ennuyer ferme et à trouver le temps long. Tout à coup, une idée gaie — ou que je trouvais telle, — me passa par la tête.

Tranquille dans ma guérite j'entendais l'horloge du village sonner un coup, deux coups, trois coups !...

Attention ! c'est le moment où on va venir changer les sentinelles.



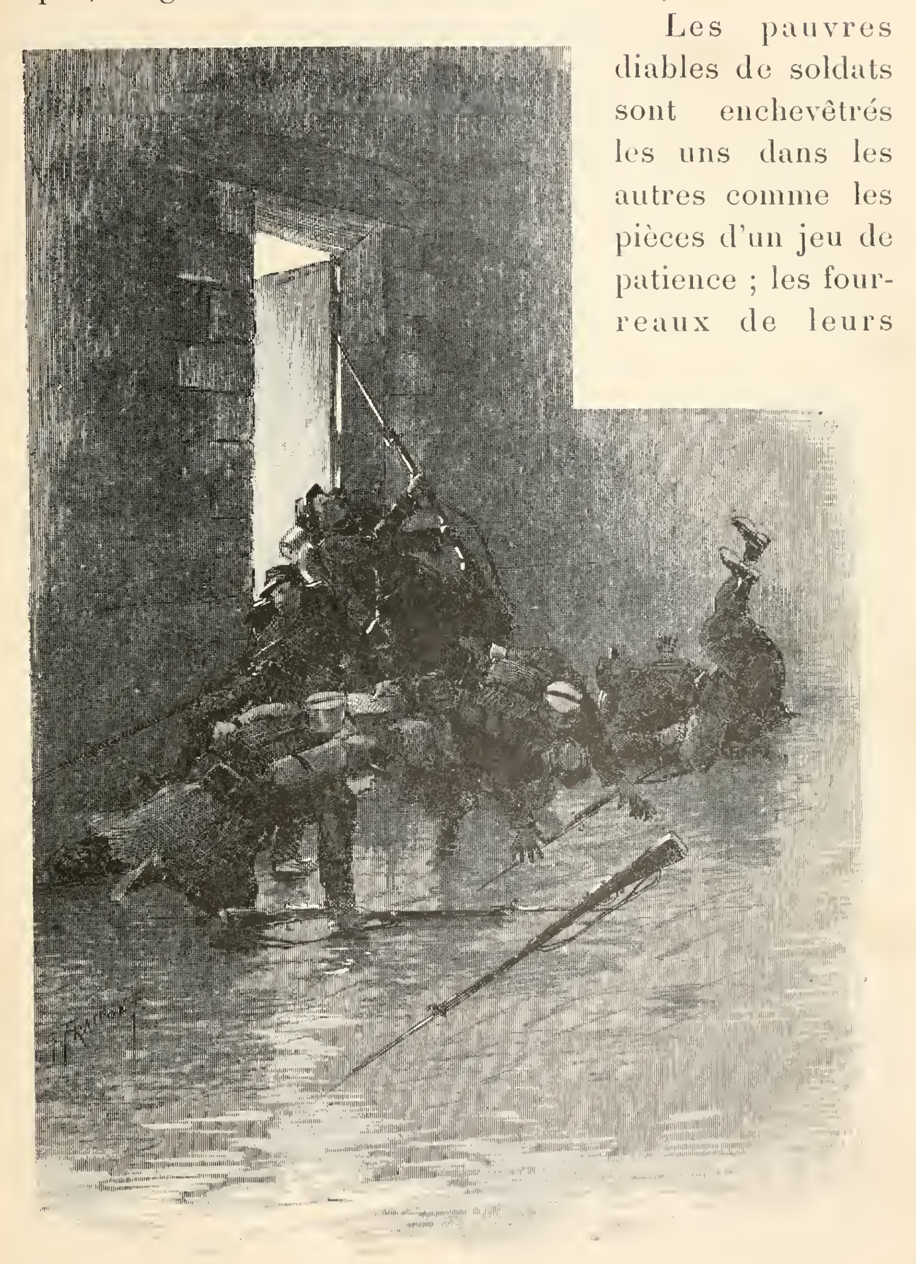
La porte du poste s'ouvre. Avec grandes précautions, je sors de ma guérite et, sérieux comme Napoléon à la veille d'une bataille, je me mets au port d'armes.

Patatras... zing... boum !... un bruit de ferrailles, des exclamations, des jurons !...

Et allez donc ! ça n'a pas raté.

Sur les marches du poste, pêle-mêle sur le pavé bosselé et luisant, les quatre hommes et le caporal gisent les fers en l'air. Leurs armes, par la secousse inattendue, se sont échappées de leurs mains. Accroupis ils cherchent à les reprendre, tandis qu'elles fuient sur le verglas ; le fusil du

caporal a fait une embardée de dix pas ; en voulant le rattraper, le gradé s'est affalé de nouveau.



Les pauvres diables de soldats sont enchevêtrés les uns dans les autres comme les pièces d'un jeu de patience ; les fourreaux de leurs

baïonnettes s'entre-croisent, chacun fait de son mieux pour se dégager et se relever en s'accrochant au voisin.

Ça n'est point commode de retrouver son aplomb avec des souliers à clous sur ce maudit verglas !...

Enfin ! tant bien que mal, plutôt mal que bien, les troupiers reprennent leur équilibre.

Quant à moi, j'avais totalement oublié que j'étais sous les armes, j'étais pris d'un rire fou, inextinguible, et sans penser à la façon anormale et bizarre dont cela me faisait tenir mon fusil, je me serrais les côtes en me tordant, en frappant du pied !...

Tout à coup une voix furieuse, celle du caporal qui a enfin réussi à se remettre debout, résonne dans la nuit :

« On n'rigole pas sous les armes !... »



— Oh ! mon oncle, c'est un vilain mot cela, il n'était pas bien élevé, ton caporal.

— C'est vrai, mon fiston, mais il l'a dit tout de même ce vilain mot et cela m'eût été très indifférent s'il n'avait ajouté aussitôt :

« Je vous flanque trois jours de clou pour vous être fichu d'un supérieur et t'nir vot' fusil comme une canne à pêche ! »

Je n'ai pas besoin de te dire que ma gaieté tomba subitement.

Sapristi de sapristi !... flambée ma permission. Vois-tu, mon Pierre, faire trois jours de clou, cela m'était encore égal, mais c'est que cela entraînait la privation de permission et je tenais à cette permission, je te l'ai dit au début, parce



que je voulais aller embrasser ton grand-oncle avant son départ.

J'étais donc navré et tout penaud en suivant mes camarades pour rentrer au poste.

Préoccupé de ma punition je ne pensais plus au verglas et... repatatras ! à mon tour, pour la seconde fois je m'étale, cette fois sur le ventre, ce qui n'était pas beaucoup plus drôle, d'autant que j'allai glisser dans le ruisseau et que ma tête buta contre le rebord du trottoir.

J'avais une bosse au front et un œil au beurre noir ; cela m'eût été aussi indifférent que mes trois jours de clou si j'avais pu obtenir ma permission.

— Eh ben ! me dit en rentrant au poste un des bleus,

brave campagnard aux dépens duquel je m'étais souvent amusé, eh bien! mon vieux colon, qui que c'est qui rit à présent!... C'est pas toi « por » sûr !...

Voilà mon histoire, maître Pierre, fais-en ton profit... et maintenant va jouer, tandis que je vais continuer de lire mon journal.





Le Piton malencontreux.

« *Les petites causes ont de grands effets.* »



Au quatrième étage d'une maison ressemblant à toutes les autres maisons du quartier, un soir d'hiver, dans une salle à manger bourgeoise ressemblant à toutes les salles à manger et comportant buffet, table et chaises, une vieille dame est assise ; elle vient de déployer sa serviette et déguste, le dos au feu, un potage qu'on m'a affirmé être un potage aux pois cassés. Ceci n'a rien d'invraisemblable.



Cette bonne dame a nom Mlle Claremonde ; elle est célèbre dans le quartier par sa maigreur, la longueur de son nez et ses coiffures à rubans roses, toujours inévitablement roses... Pourquoi ? Nul ne le sait ; la vieille demoiselle n'a confié à personne le pourquoi de cette couleur qui lui seyait peut-être très bien en son jeune âge, mais ne lui sied plus du tout aujourd'hui — n'importe !

Mlle Claremonde habite avec une bonne aussi âgée qu'elle, mais d'aspect tout différent — la bonne est son antithèse — sans doute l'attrait des oppositions.

Cette bonne est toute petite, toute ronde, son nez aplati se perd entre deux joues ballonnées, si bien que de profil elle n'a plus de profil. Elle ne met que des bonnets blancs et, coïncidence curieuse, peut-être intentionnelle, elle s'appelle Rose.

Un mauvais plaisant du quartier, épicier ou boucher, je ne sais au juste, a baptisé les vieilles filles : « les deux roses » ; on ne les connaît guère que sous ce nom.

Depuis le temps qu'elles vivent ensemble, seules, ne recevant personne, les deux braves femmes sont devenues presque de vieilles amies. Les différences de castes se sont aplanies, d'autant mieux que si elles sont différentes d'aspect, elles sont semblables d'idées, ont les mêmes goûts,

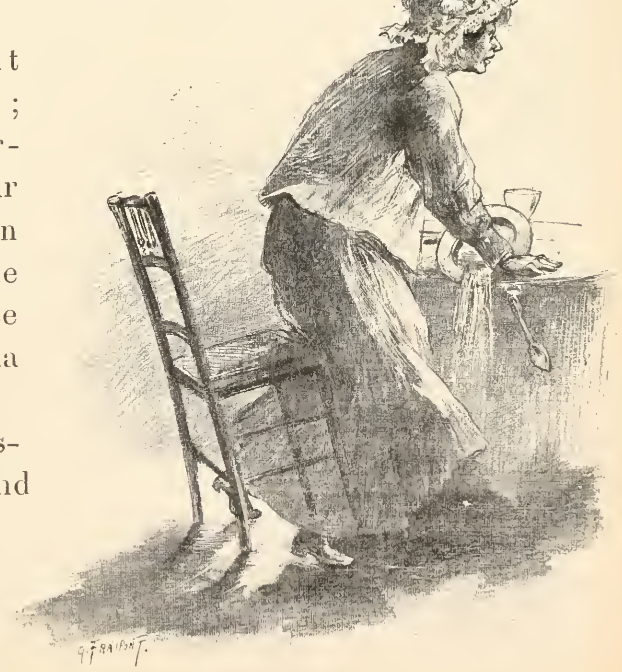
les mêmes habitudes, les mêmes manies, surtout les mêmes effrois.

Tous les jours elle lisent « leur journal ». Lequel ? Celui qui raconte avec le plus de détails les vols adroits, les faits divers palpitants, les mystérieux assassinats dont elles causent ensuite, dont elles discutent les péripéties ; elles frissonnent ensemble, tremblent de concert, se font peur mutuellement... puis, avant de s'aller coucher, regardent sous leurs lits, vérifient la fermeture des portes, se fourrent apeurées sous leurs draps, rêvent de brigands, l'esprit hanté par des visions d'assassins.

Rose, dans sa cuisine, préparait la suite du dîner; Mlle Claremonde dégustait sa soupe aux pois, lorsque tout à coup, elle sentit sous son pied une sorte de chatouillement étrange, auquel elle ne prit pas garde tout d'abord.

Le chatouillement continue, augmente ; Mlle Claremonde interdite lève un pied et, par action réflexe, la main tenant la cuillère pleine de soupe. La soupe se répand sur la nappe, la démangeaison cesse.

Mlle Claremonde essuie la nappe, reprend sa cuillère, remange sa soupe et repose le pied par terre.



La démangeaison recommence plus forte; Mlle Claremonde s'inquiète tout à coup, et tout à coup l'idée lui vient qu'une souris, un rat, quelque animal nuisible est là, sous la table.

Prise de peur, elle appelle de toutes ses forces : « Rose, Rose, venez vite, il y a une bête sous la table. »

Et Rose accourt, roule dans la salle à manger, où elle apparaît effarée, un balai d'une main, des pincettes de l'autre. Tandis que Mlle Claremonde, toute pâle, sent son nez s'allonger encore et ses rubans roses se dresser sur sa tête, Rose fourgonne sous la table avec son balai, tambourine avec ses pincettes...

— C'est une idée que vous vous faites, Mademoiselle, vous voyez bien qu'il n'y a pas de bête sous la table, on l'aurait bien vue *s'ensauver*.



— Je vous dis que je l'ai sentie qui me grignottait le pied.

— Mais non! C'est dans votre cerveau que ça se passe, il n'y a rien sous la table ; continuez donc à man-



Toutes deux fixent le parquet avec terreur.

ger votre soupe, mon fricot brûle.

Et Rose réintègre sa cuisine tandis qu'à demi rassurée, Mlle Claremonde se remet dans la position du dîneur.



Presque aussitôt un cri : « Rose ! Rose, voilà que ça recommence ! »

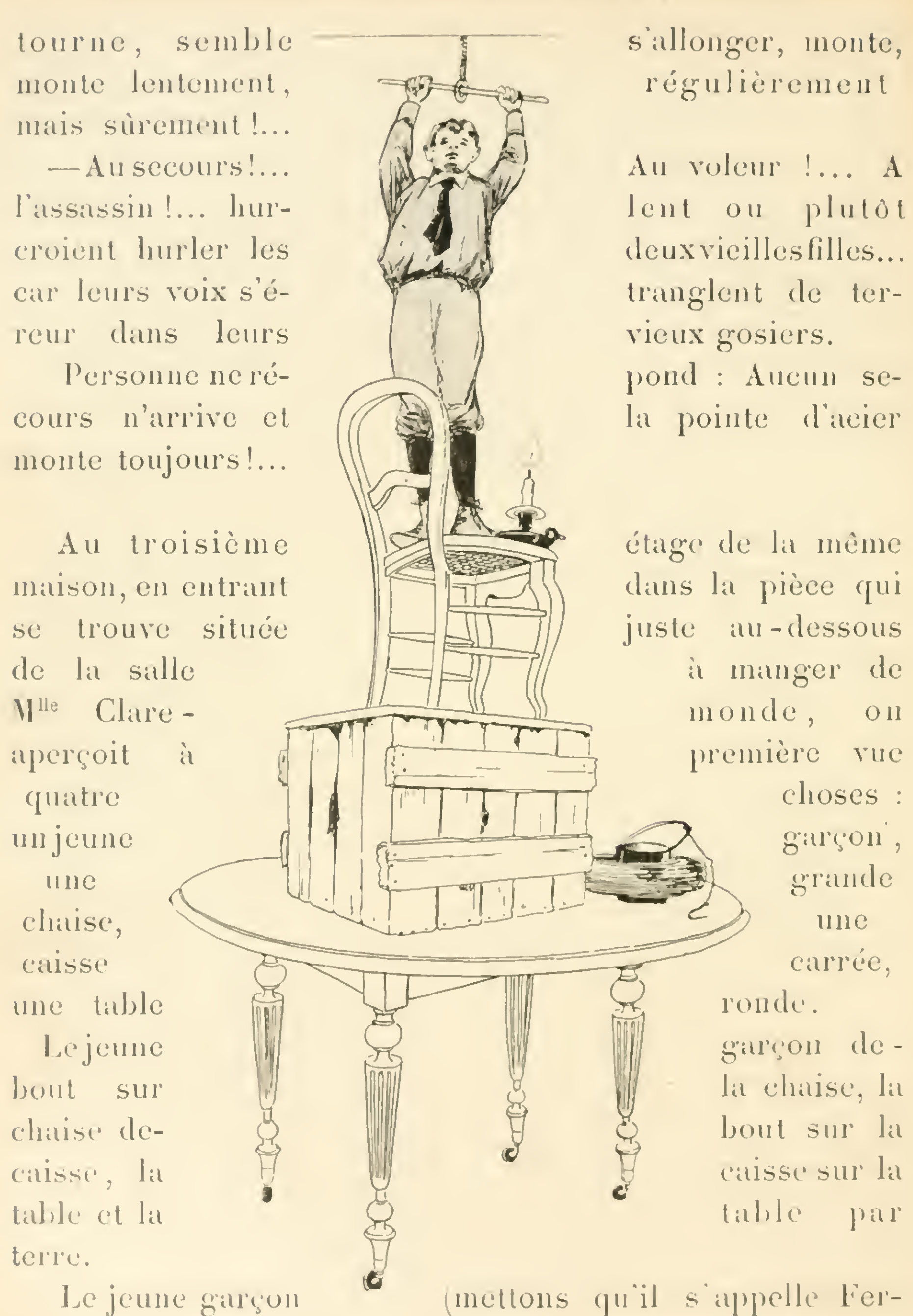
Et Rose revient.

— Nous allons bien voir, dit-elle, et prenant la lampe elle passe son inspection. Mlle Claremonde s'est reculée, elle est debout, effarée, dans un coin et ose à peine regarder.

Subitement elle pousse un cri auquel répond un autre cri. C'est Rose qui elle aussi, son balai d'une main, la lampe de l'autre, s'est reculée à l'autre bout de la pièce : « Ciel ! des perceurs de murailles ! »

Toutes deux sont figées et fixent le parquet avec terreur...

Là, juste à l'endroit où Mlle Claremonde avait tout à l'heure le pied, un trou s'est ouvert, un petit trou dont les parois tressaillent, qui s'agrandit peu à peu et dont émerge bientôt une petite pointe métallique qui doucement tourne,



tourne, semble s'allonger, monte, monte lentement, régulièrement mais sûrement!...

— Au secours!... Au voleur!... A l'assassin!... hurlent ou plutôt croient hurler les deux vieilles filles... car leurs voix s'étranglent de terreur dans leurs vieux gosiers.

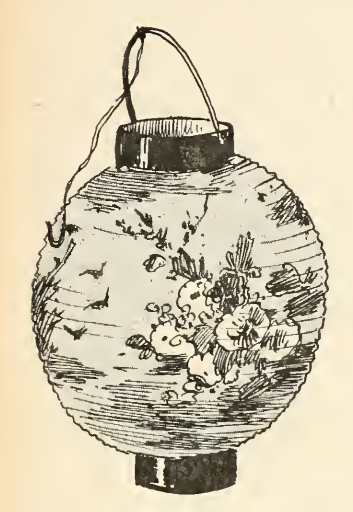
Personne ne répond : Aucun secours n'arrive et la pointe d'acier monte toujours!...

Au troisième étage de la même maison, en entrant dans la pièce qui se trouve située juste au-dessous de la salle à manger de Mlle Claremonde, on aperçoit à première vue quatre choses : un jeune garçon, une grande chaise, une caisse carrée, une table ronde.

Le jeune garçon debout sur la chaise, la chaise debout sur la caisse, la caisse sur la table et la table par terre.

Le jeune garçon (mettons qu'il s'appelle Fer-

dinand) s'évertue à enfoncer dans le plafond un long piton se terminant à l'un des bouts par un pas de vis, à l'autre bout



par un anneau, comme tous les pitons du reste ; mais celui-ci était de dimensions telles que de piton il était devenu tire-fond, c'est-à-dire, ainsi que disent les dictionnaires : « Anneau terminé par une vis et destiné à suspendre un ciel de lit. »

Or ce n'était ni un lustre, encore moins un ciel de lit que voulait suspendre Ferdinand, mais une vulgaire lanterne japonaise qu'il avait dénichée je ne sais où et provenant de... je ne le sais pas davantage, mais ceci n'a point lieu de nous intéresser.

Ferdinand était un jeune garçon calme, tranquille, assez ingénieux. D'esprit imitateur, il s'intéressait à ce qu'il voyait, rêvant aussitôt de refaire à sa façon ce qu'on avait fait devant lui.



Il avait vu poser un lustre chez son oncle, il s'était dit qu'il pourrait bien en faire autant chez lui.

En rentrant de classe, il avait profité de l'absence de ses parents pour mettre son idée à exécution. Ceux-ci présents il n'eut point risqué l'aventure. Maître Ferdinand avait été puni bien des fois déjà pour s'être ingénié à ce qu'il appelait de « nouvelles organisations ».

Aujourd'hui, il était tranquille, la bonne n'avait pas

l'autorité nécessaire pour l'empêcher de faire ce qu'il voulait. Ses parents devaient rentrer tard pour dîner. Ferdinand avait du temps devant lui.

Armé d'un vilebrequin il avait troué le plafond, puis ayant amorcé son tire-fond, il vissait celui-ci à l'aide d'une tige passée dans l'anneau.

— Ça entre comme dans du beurre !...

Parbleu ! notre ouvrier ne s'était point inquiété de ce qu'il perçait, n'avait point songé qu'un piton ne tient qu'autant qu'il est fixé dans une poutre ; or c'était dans du platras, dont les poussières lui retombaient dans les yeux, qu'il procédait à son travail.

— Ça va de mieux en mieux, le piton entre tout seul !

Il n'y a plus qu'une légère résistance, si légère que ce n'est pas la peine d'en parler : cette résistance, qui cesse par intermittence, c'est le soulier de Mlle Claremonde.

Pendant que Ferdinand continue à visser, Rose là

au-dessus, continue à trembler ; Mlle Claremonde tremble avec elle, mais enfin elle se ressaisit.

L'excès de sa peur lui donne un instant de courage ; elle prend son élan, court ouvrir la fenêtre ; la lampe posée en passant sur le bord de la table — hélas ! trop au bord — tombe, se brise, répand son essence qui coule comme le sang d'une blessure, s'enflamme, communique le feu aux tapis, aux rideaux.

Les deux vieilles filles deviennent folles, crient : A l'assassin, au secours, au feu, au voleur !

La maison est en révolution, on accourt, on enfonce les portes, on cherche à éteindre le feu qui a pris aux tentures, gagne les meubles.

Tout le monde perd la tête.

— Là ! là ! murmure Mlle Claremonde en montrant le trou du parquet.

Personne ne fait attention à elle, on cherche avant tout à éteindre l'incendie qui augmente ; chacun pense à soi ; si le feu

allait se communiquer chez les voisins !

C'est un désarroi complet.

Sur son échafaudage Ferdinand, tout à son travail, préoccupé de la seule idée d'enfoncer son tire-fond, tourne, tourne toujours avec le plus grand calme, ne se doutant pas de la bagarre dont il est la cause…

Pourtant, à quelques pouces au-dessus de sa tête l'affolement continue. Tout le monde a voulu concourir au sauvetage. Concierge et locataires, bonnes et domestiques, tous sont accourus, munis qui d'un seau, qui d'une cruche ; celui-ci brandit une carafe, celle-là une boîte au lait ; l'eau est lancée au hasard de droite de gauche, en gerbes, en fusées, en cascades…

Les deux Roses bousculées, poussées, éclaboussées par l'eau qui gicle de tous côtés s'affalent, l'une aux trois quarts évanouie, l'autre aux trois quarts folle.

Le bonnet blanc de Rose lui pend lamentablement dans le dos.

Les rubans roses de Mlle Claremonde retombent salis, décolorés, en papillotes.

Enfin le feu est éteint.

Contents d'eux, les sauveteurs se retirent un à un, fiers du concours apporté, fiers de leur héroïque conduite...

Au-dessous Ferdinand tourne toujours son tire-fond et ne s'aperçoit pas plus du silence subit que du brouhaha de tout à l'heure...

L'appartement de Mlle Claremonde est en piteux état.

Le feu et l'eau !.. ces deux éléments si utiles quand on sait s'en servir deviennent terribles quand on n'en est plus maître.

Les meubles, les chaises, les deux Roses, dégoulinent d'eau ; le parquet est une mare, un lac.

Les rideaux sont des loques noires, la table a deux pieds carbonisés, le cuir des chaises est recroquevillé...

Mlle Claremonde reprend ses sens, le concierge bienveillant est resté et cherche à la consoler tandis que sa femme tapotte les mains de Mlle Rose toujours ahurie.

Tout à coup Mlle Clarmonde se redresse, ses yeux fixent le parquet et la main tendue dans un mouvement tragique elle montre du doigt la vis du tire-fond qui s'est allongée en paratonnerre : « Là ! Là ! » s'écrie-t-elle de nouveau.





Le concierge se retourne, aperçoit la tige insolite.

— Ça? c'est rien! Vous comprenez, le parquet a probablement joué par l'eau et alors...

Cet homme n'était jamais pris au dépourvu et aimait mieux dire une bêtise que de ne rien dire du tout — pareil en cela à un tas de gens.

— Vous avez bien un marteau, un outil quelconque ?

— Dans la cuisine, répond Mlle Rose.

Le concierge s'élance, revient muni d'une hachette, s'accroupit et en trois coups fait rentrer le piton dans le trou qui lui sert de gaine.

Patatras!... Un bruit épouvantable se fait entendre au-dessous.

Mlle Claremonde pâlit, Rose tremble de tous ses membres, le concierge est interloqué, tandis que sa femme s'écrie :

— Ah ! dieux du Paradis, qu'est-ce que c'est encore que ça ?

A l'étage au-dessous, juste au moment où le concierge renvoyait le tire-fond en sens inverse, Ferdinand accrochait sa lanterne et s'apprêtait à jouir de l'effet produit par sa suspension d'un nouveau genre lorsque brusquement tout s'effondra ; la lanterne alla s'aplatir par

terre ; du trou qui restait béant, une gerbe d'eau s'élança avec force comme d'un robinet largement ouvert, éclaboussant, aveuglant Ferdinand...

La porte s'ouvre brusquement. Les parents de notre ouvrier improvisé rentrent juste à point pour recevoir dans leurs bras Ferdinand hébété, ahuri, qui dégringolait de sa pyramide, entraînant la chaise, la caisse, la table à laquelle la secousse avait fait perdre l'équilibre.

Et tandis qu'on le grondait, l'accusant d'être la cause de tout le drame, Ferdinand se frictionnant les reins et se frottant les yeux, répondit tranquillement :

— Pourquoi aussi qu'elle avait mis juste ses pieds là?



Le petit chasseur du grand café.

« On a souvent besoin d'un plus petit que soi. »

Antonin Rabissou vient d'arriver !

— Où ?

— A Saïgon.

Saïgon, ville située en Cochinchine, est la capitale de l'Indo-Chine française, l'Indo-Chine est une de nos belles colonies asiatiques.



L'arrivée d'Antonin Rabissou n'a donc rien qui doive vous étonner. Antonin est « fonctionnaire », comme il le dit pom-

pensement lui-même, et l'administration en pays colonial étant française, les fonctionnaires viennent naturellement de France.

Mais tout cela vous le savez, et je suis sûr que si on vous demandait quels sont les principaux pays qui composent nos colonies indo-chinoises vous répondriez sans hésiter : Cochinchine, Cambodge, Tonkin, Annam, Laos. Vous savez le nombre d'habitants, vous savez... Donc ! je ne vais pas vous redire ici ce que votre géographie vous a appris, mais, si vous voulez, nous allons faire ensemble une courte excursion dans ce curieux et chaud pays.

Je vous disais donc qu'Antonin Rabisson venait de faire son entrée à Saïgon ; je vais à présent vous présenter ce futur colonial.

Antonin Rabisson était, avant qu'il ne s'embarquât, un tout petit employé des postes dans une toute petite localité provençale dont je ne vous dirai pas le nom parce que je l'ai totalement oublié et que, du reste, cela ne vous intéresse que fort peu.

Comme beaucoup, comme la plupart de ses compatriotes, Rabisson voit « en grand » les choses qui l'occupent personnellement : il est vantard, connaît tout, sait tout, — il le dit, du moins, — à part cela c'est un très brave garçon. Rien ne l'étonne... devant autrui ; il a été étonné tout le long du voyage, mais il n'en a rien fait voir.

Pendant tout le parcours, il a voulu en faire accroire à ses compagnons de voyage : « Quand j'étais secrétaire général, racontait-il à qui voulait l'entendre et avec son accent du crû, quand j'étais secrétaire général des postes, télégraphes et téléphones, P. T. T., comme nous disons entre nous, jamais une lettre n'a été en retard, jamais un paquet

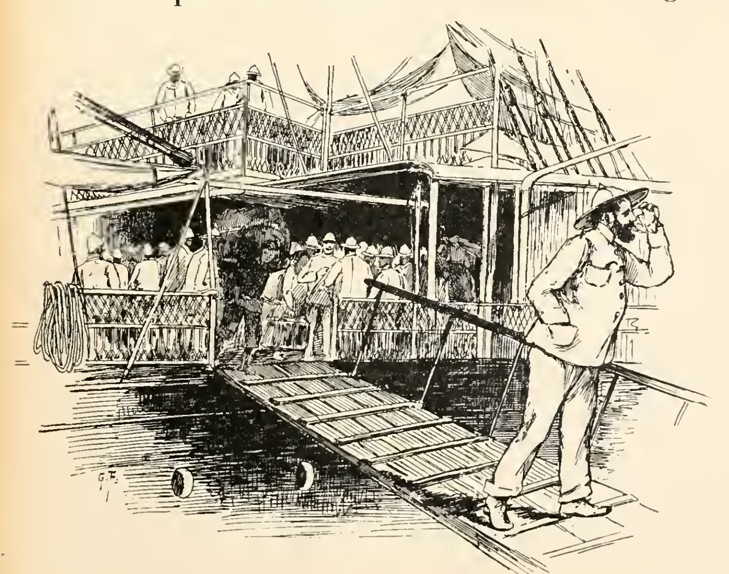
n'a été perdu !... les lettres arrivaient toujours en avance et les paquets étaient à domicile avant qu'on les attende... Té ! ça c'est de l'a-de-ministration ! »



Et Rabissou a — dit-il — quitté son poste sur les supplications du ministre des P. T. T. pour venir occuper celui de Directeur Général à Saïgon, parce qu'il y a là de grandes réformes à faire et que lui, Antonin, est l'homme des grandes réformes :

— Eh ! que voulez-vous?... il faut bien *raandre* des services à son pays. Té !...

A part soi Antonin se disait : J'exagère « peut-être » un petit peu, mais il faut bien se poser et tous ces gens-là vont partir de droite et de gauche, je ne les reverrai jamais. Bon voyage !



Antonin Rabissou vient de débarquer, il a

chaud, très chaud, il s'éponge le front et le crâne, car il est chauve comme un galet.

— Eh bien ! quoi, la chaleur ?... Nous connaissons ça dans le Midi !

Sur le quai, les Annamites sont à l'affût des voyageurs qui



débarquent. Ils appellent les uns et les autres de leurs voix de crécelle et dans un français à eux. Sauf quelques lettrés, qui parlent le français correctement, les Annamites en savent juste ce qu'il faut pour comprendre et être compris. Ils s'expriment en un langage pittoresque qui étonne et amuse les nouveaux débarqués.

— Cap'taine ! li vouloir sampan[1] ?

— Cap'taine ! moi faire boy[2], beaucoup bon !

Pour ces braves gens — car les Annamites sont de braves gens, très doux et point bêtes —, tout le monde est capitaine.

— Té ! ils ont l'assent, dit Rabissou, qui s'est redressé fièrement, au titre de « cap'taine ».

Les indescriptibles voitures de place, les malabars, comme on les appelle du nom de leurs conducteurs, attendent paisiblement le problématique client.

1. Le sampan est le bateau annamite.

2. Le boy est un domestique.

M. le Directeur Général des P. T. T. Cap'taine Rabissou se décide pour une de celles-ci.

Il trouve qu'elle ne marche pas assez vite et ne résiste pas au plaisir de crier au cocher les deux seuls mots d'annamite qu'il ait retenus et dont il connaisse la signification. Et tout le long du chemin, à tue-tête pour que nul n'en ignore, il pousse des « *Dive mao-len*[1] » retentissants.

Stoïque, le conducteur se retourne, regarde placidement son voyageur, lance un jet de salive rougie de bétel[2] et l'équipage continue de son pas tranquille.

— Eh !... Divé mao-len... donc, hurle Rabissou.

Tu perds ton temps et gaspille ta voix, mon brave, tu n'iras pas plus vite.

Et Rabissou est stupéfait de ce calme, mais ça n'a pas d'importance, puisque personne ne le regarde...

A force de bonne volonté, le petit cheval annamite a roulé son véhicule jusqu'au cœur de Saïgon.

1. « Allez vite. »

2. Tous les Annamites chiquent le bétel, mélange de diverses plantes et de chaux vive qui donne à la salive une couleur rouge.

Là, une place où se dessinent la façade d'un théâtre et la terrasse d'un café, du grand café de la ville.

Moins les vantards ont vu de choses et plus ils veulent avoir l'air d'en connaître. Rabissou est dans ce cas; il n'a guère vu, en dehors de son pays et de Marseille, que les escales du parcours qui l'ont étonné, en dedans, mais lui ont fait hausser les épaules, en dehors. Il est surpris encore du spectacle animé qu'il a sous les yeux, mais il ne veut pas en avoir l'air et se contente de murmurer : « Té ! il y a tout de même du monde ici, mais ça ne vaut pas la Cannebière. »

Par une chaleur torride qui n'a rien à envier aux tropiques, la terrasse du café est encombrée d'un régiment de buveurs en costume colonial : même uniforme blanc en toile, même casque blanc en forme de cloche ou de champignon.

Militaires et civils se confondent; c'est tout au plus si on remarque ce qui distingue les premiers des seconds : boutons dorés sur le dolman, petits galons d'or ou de laine sur la manche, grenade fixée au milieu du casque.

En Europe, les cafés bien achalandés sont noirs de monde, ici ils en sont blancs.

Tout autour circulent des indigènes, ils vont, viennent, longent la terrasse, détachant leurs costumes foncés sur le fond clair.

Rabissou regarde, mais du coin de l'œil, comme un indifférent habitué à tout.

De vieux Annamites secs et jaunes, trottinant, le frôlent en passant, les *pousse-pousse*[1] sans cesse en éveil mais toujours silencieux, guettent un signe des consommateurs pour se précipiter en traînant leur léger véhicule.

Pour qui est habitué aux aménités des cochers parisiens, le calme des pousse-pousse est chose surprenante... mais Rabissou qui connaît tout, même Paris (où il n'a jamais mis les pieds, du reste), ne s'étonne pas plus du silence que du bruit.

Dans le fond, il a grande envie de tout voir de plus près, mais il a peur qu'on le regarde regarder...

Rabissou a soif... Comme en pays conquis il s'installe à l'une des seules tables restées libres, ne sachant trop que demander, lorsqu'un voisin le tire d'embarras, sans le vouloir en commandant : « Garçon, un *lemon's questch* », boisson anglaise faite de citron et de glace et portant un nom anglais que Rabissou prend pour de l'annamite et qu'il prononce à sa façon :

« Garçon, un limon sec. »

On le regarde en souriant, mais il ne s'en aperçoit pas.

Il ne veut pas paraître dépaysé, mais il ressent au dedans de soi cette sorte d'anxiété qu'éprouve tout nouveau débarqué dans un pays dont il ne connaît ni les habitudes ni les habitants.

— Té ! mais c'est du citron, leur limon sec, se dit-il ; et tout en dégustant sa boisson à l'aide d'un chalumeau de paille, il regarde autour de lui, cherchant à s'accoutumer à ces figures jaunes et fatiguées des vieux coloniaux, espérant

1. On appelle pousse-pousse, les hommes qui traînent les petites voitures légères à deux roues où prend place le voyageur.

rencontrer quelqu'un à qui parler, une « bonne tête » qu'il pourra interroger sans en avoir l'air et qui le mettra au courant de ce qu'il ne connaît pas, mais veut paraître savoir à fond.

Antonin Rabissou commençait à s'ennuyer ferme.



Il avait cru que son arrivée ferait sensation et voilà que tous ces gens-là ne se préoccupaient pas plus de lui qu'un poisson d'une pomme.

« Quels idiots ! » pensa-t-il.

Trop fat pour s'avouer qu'il avait tout à apprendre dans ce pays nouveau pour lui, trop ignorant pour savoir regarder et apprécier ce qu'il voyait, il n'avait que l'unique préoccupation de se faire remarquer.

Et tout d'un coup, d'une voix retentissante :

— Garçon ! Faites-moi venir le chasseur ; tout de suite, eh !.. je n'ai*meu* pas att*enndre.* »

Et vous vous demandez, à présent, pourquoi diable Rabissou, qui ne connaît personne ici, avait besoin du chasseur ? Quelle course ou quelle commission il pouvait avoir à faire faire à ce groom ?...



Je me le suis demandé aussi et si vous l'aviez demandé à Rabissou, il n'aurait su que répondre, car il n'en savait rien... Quoi qu'il en soit, le fonctionnaire demandé apparut.

Je dis « fonctionnaire », car tout individu portant uniforme est fonctionnaire en ce pays.

— Bonedious ! qu'est-ce que c'est que cet avorton ? grommela notre Provençal !

Le « fonctionnaire » était un petit, tout petit bonhomme

pas plus haut que ça, un *niot* pour nous servir du mot employé pour désigner les enfants, un niot annamite à la frimousse mobile et éveillée.

Il resta un moment interloqué à l'exclamation inattendue



de son nouveau client qui fut pris d'un accès de gaîté bruyante.

— Eh ! Comment t'appelles-tu, mon petit.

— Tin, missié ! (*prononcez Tinne.*)

— Tin quoi ?

— Tin, « fini tout[1] ! »

Et Rabissou de rire de plus belle.

1. « Fini tout » expression employée constamment par les Annamites pour dire « Rien » ou « c'est fini ».

Tin, ne comprenant rien à cette gaîté intempestive, restait impassible.

Il portait avec une majesté d'amiral son resplendissant uniforme galonné d'or partout ! On lui eût dit que le Grand Turc (dont il n'avait sûrement jamais entendu parler, et dont il devait même ignorer l'existence) avait des habits « encore » plus beaux que les siens, qu'il eût regardé son interlocuteur avec un sourire méprisant.

Voyant que celui qui l'avait fait appeler ne se décidait pas à lui donner ses ordres :

— Qui ça li vouloir, missié [1] ? dit-il. Rabissou, pas habitué à ce langage s'esclaffa :

— Moi li vouloir que tu me dises un peu les distractions de la ville.

— Moi pas connaisse, pas moyen savoir !

Et le fonctionnaire Tom Pouce qui avait compris qu'on se moquait de lui disparut, parmi les dolmans blancs.

Rabissou s'aperçut que les rieurs n'étaient pas de son côté, mais ce petit l'amusait, car il était gai et bon enfant malgré tout, notre Antonin.

Il rappela le chasseur.

Comme il était vaniteux il s'adressa à la vanité de l'enfant :

— Eh bé ! mon petit, tu en as un beau costume !

La figure de Tin s'illumina.

— Et des galons ! et des boutons ! reprit le Provençal. Combien en as-tu de ces boutons ?

— Moi y a na cahandeu, missié (quarante-deux.)

1. « Qu'est-ce que vous voulez, monsieur ? »

Rabisson éclata de rire. « Té, elle est bonne, elle est bien bonne ! »

Et à chaque réponse du moutard, c'étaient de nouveaux accès d'hilarité.

Tin ne bronchait pas, mais vexé de voir que, décidément, on se moquait de lui, il disparut derechef et cette fois pour tout de bon.

Tous les soirs Rabisson revenait au Grand Café, où, avec sa fougue méridionale et sans s'inquiéter si cela plaisait ou non, il frappait amicalement l'épaule de celui-ci en l'appelant « Mon bon », prenait celui-là par le bras en lui disant : « Té, ce cher ami !... » Et tous les soirs il faisait venir Tin, « son petit officier de chasseurs », comme il l'appelait.

Les premiers jours cela alla bien, Tin se prêtait de bonne grâce aux interrogations absurdes de son client, d'autant plus absurdes qu'elles étaient toujours les mêmes. Tous les soirs il fallait que le moutard lui répétât qu'il avait « cahendeu boutons ». Et tous les soirs Rabisson éclatait en disant : « Quel phénomène, eh ! »

Il se figurait l'avoir inventé. Mais Tin se lassa, il avait pris son tourmenteur en horreur ; dès qu'il le voyait poindre il se sauvait et on avait toutes les peines du monde à le retrouver.

Parfois, Rabisson, faisant sa grosse voix, exigeait son chasseur.

— Eh ! qu'on me l'apporte s'il ne veut pas venir !

On est chasseur ou on ne l'est pas et Tin l'était. Il lui fallait donc, bon gré mal gré, remplir ses fonctions...

Tête basse, il finissait par arriver, mais il avait pris le parti de ne plus répondre que pour les choses concernant son service.

Rabissou l'envoyait en courses, lui imposait des corvées qu'il fallait bien faire sous peine de perdre sa place et son beau costume auquel il tenait par-dessus tout.

Tôt le matin, avant ses heures de bureau, Rabissou aimait à se promener dans la campagne, il allait « prendre le frais », disait-il.



Où diable le prenait-il ce « frais » en ce pays brûlant où la brise est inconnue ?

Où, comment ? Cela n'est pas notre affaire. Il prenait le frais voilà tout... Vous savez bien du reste que ce qui est impossible pour nous ne l'est guère pour un gaillard comme Rabissou.

Et puis, entre nous, et malgré sa sotte et prétentieuse manie de ne vouloir paraître accessible à aucune émotion, j'ai de bonnes raisons de penser que notre homme était volontiers impressionné par la magnificence des aurores

féeriques qui illuminaient d'or, de vermillon et de pourpre les villages de paille abrités sous la voûte verdoyante des bananiers et des palmiers de toutes sortes...

Comme Rabissou était seul, il pouvait admirer à son aise sans risque d'être vu.

Un matin qu'il goûtait un charme délicieux à rêvasser dans la campagne, sa promenade l'entraîna, sans qu'il s'en aperçût, jusqu'à Go-viap, village annamite à quelque distance de Saïgon.

Des rizières bordent le chemin; les épis droits et espacés comme des cheveux rares sur une tête dégarnie reflètent leur image immobile et exactement renversée dans l'eau calme et lumineuse.

En bordure des rizières, les aréquiers et les cocotiers, plumeaux échevelés figés par la chaleur au bout de leur long manche rigide, semblent monter la garde autour de quelques « canhias [1] » endormies.

Tout à coup de lourdes silhouettes luisantes vinrent inopinément animer le décor.

— Quèsaco? s'écria Rabissou étonné.

Un régiment de cornes gigantesques aux pointes affilées précédant un régiment de bêtes formidables aux corps gris, aux muffles puissants et mauvais s'avançaient vers lui.

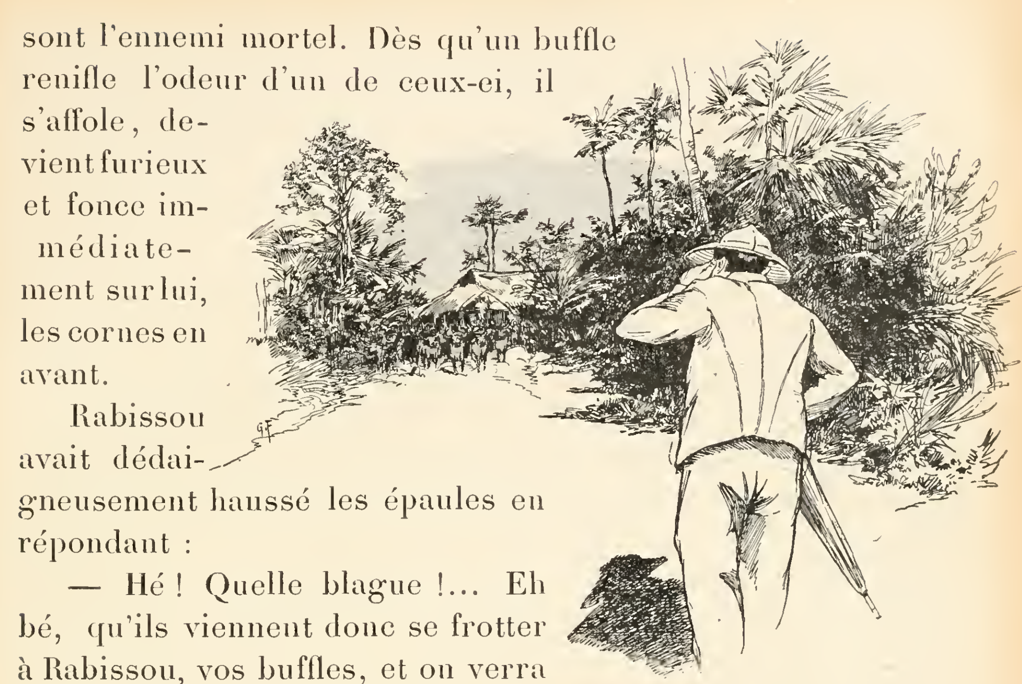
Cette fois, pour tout de bon et sans souci des regards indiscrets, Rabissou fut stupéfait et laissa voir sa stupéfaction qui se transforma vite en une peur intense.

Rabissou se trouvait en face d'un troupeau de buffles.

On lui avait dit maintes et maintes fois que ces formidables animaux ont en aversion les Européens dont elles

1. « Canhias » est le nom annamite donné à des sortes de huttes surélevées sur des bambous et construites en paille.

sont l'ennemi mortel. Dès qu'un buffle renifle l'odeur d'un de ceux-ci, il s'affole, devient furieux et fonce immédiatement sur lui, les cornes en avant.



Rabissou avait dédaigneusement haussé les épaules en répondant :

— Hé ! Quelle blague !... Eh bé, qu'ils viennent donc se frotter à Rabissou, vos buffles, et on verra un peu la tête qu'ils feront !...

Rabissou la voit en ce moment, la tête qu'ils font et il ne la trouve point drôle... Tout pâle, il cherche avec angoisse un abri protecteur... Rien ! Dans cet inclément pays où les dangers de toutes sortes vous guettent à tout instant, il n'est pas un endroit où se dissimuler.

Les buffles ont dépisté le malheureux et, têtes basses, soufflant brusquement, ils se précipitent vers lui.

Rabissou est livide, il se sent perdu et va crier, lorsque tout à coup le troupeau furieux s'arrête, se recule presque d'un air craintif.

Est-ce que Rabissou leur ferait peur ?... Ce serait bien étonnant car, en cet instant surtout, il n'a rien d'imposant. Il est pâle, défait, ses jambes flageollent sous lui !...

Non ! ces majestueuses bêtes, indispensables instruments

du labour asiatique, ces buffles, terribles et féroces quand la colère les prend, sont d'une douceur étonnante envers leur conducteur et ce conducteur est généralement un enfant auquel ils obéissent docilement. Le jeune guide est si sûr de ces animaux qu'il n'est pas rare de le voir se coucher et s'endormir sur le dos de l'un d'eux.

Rabissou, toujours tremblant, se demandait si le recul de ses ennemis n'était pas une feinte, s'ils n'allaient pas prendre un nouvel élan pour fondre sur lui, le mettre en pièces et envoyer ses morceaux en l'air, lorsque, du milieu de toutes ces cornes, émergea une figure souriante et ironique.



— Le Phénomène ! cria Rabissou interloqué.

C'était Tin, en effet, Tin vêtu non de son bel uniforme, mais du matinal *keo-kekouan*[1]. Tin portant le vêtement des

1. Vêtement annamite léger comportant veste et culotte.

ancêtres avant d'endosser l'uniforme des conquérants, Tin qui cumulait plusieurs fonctions : le matin conducteur de buffles, l'après-midi chasseur du Grand Café.



Il avait vu la scène et assisté à l'effroi de son « client ». Il avait d'abord laissé ses buffles s'élancer puis, sûr de lui, il les avait rappelés de sa voix douce et connue du troupeau, au moment où ils allaient écraser Rabissou.

Celui-ci, plus mort que vif, restait interdit, pas rassuré, lorsque Tin lui cria :

— Moi y a n'a pas cahendeu boutons même chose Grand Café ; avoir tout de même fait buffles tranquilles. Quand ça lui beaucoup méchant, toi fait tiet [1].

Rabissou ne comprit pas bien l'apostrophe, il ne chercha du reste pas à comprendre. Tin lui avait ironiquement crié, dans son jargon :

« Je n'ai pas mes quarante-deux boutons comme au Grand Café, mais j'ai tout de même fait tenir mes buffles tranquilles ; s'ils avaient fait les méchants ils t'auraient tué. »

Qui fut penaud ?

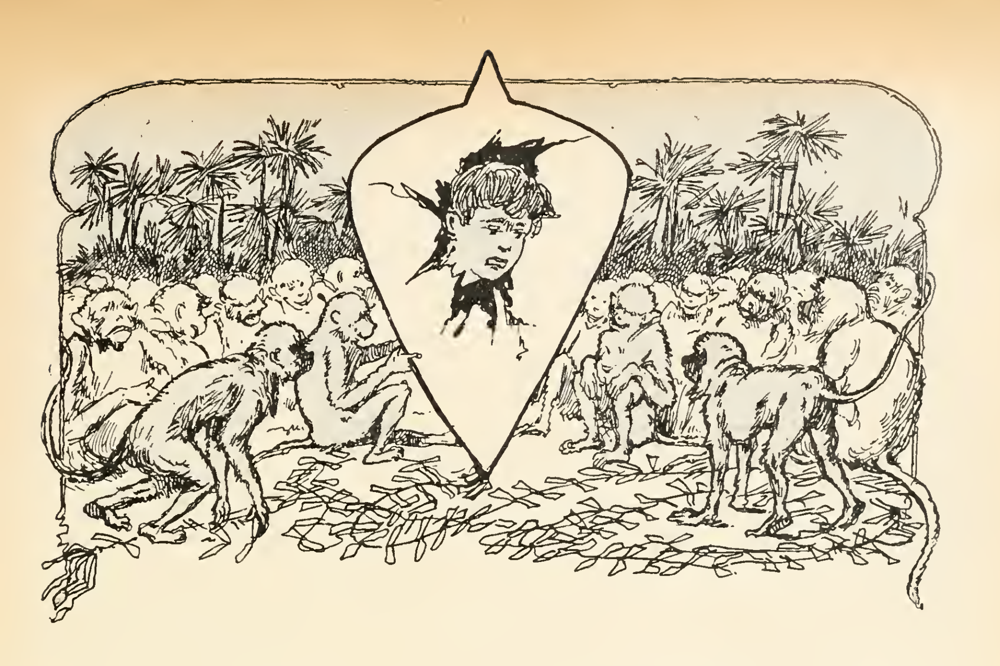
Notre ami Rabissou, comme bien vous pensez.

1. « Tiet » mot annamite qui veut dire « Mort ».

Se sentant sauvé, il prit Tin dans ses bras et de bon cœur l'embrassa sur les deux joues, puis, lui vidant dans les mains le contenu de son porte-monnaie :

— « Tu sais, mon petit, c'est à la vie à la mort, maintenant nous deux ! Si jamais un imbécile veut te tourmenter ou se moquer de toi, c'est à Antonin Rabissou qu'il aura affaire. Trounedelaire, je ne te dis que ça !





Du cent à l'heure.

« *A beau mentir qui vient de loin.* »

Marcel a le nez en l'air. Les deux jambes écartées, les mains dans les poches, il regarde les hirondelles affairées qui vont, viennent en tous sens, se posent un instant, chuchotent entre elles, semblant se parler à l'oreille, puis tout à coup repartent à tire d'ailes, reviennent plus nombreuses, striant le ciel bleu d'accents circonflexes noirs.

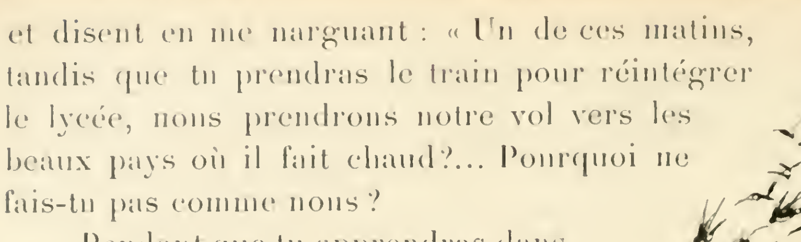
Le soleil est pâlot; nous sommes à la fin de septembre, les arbres jaunissent, se bronzent ; maints d'entre eux ont perdu déjà bonne partie de leurs feuilles.

L'hiver est proche. Marcel est rêveur !...

Les hirondelles tournent, tournent autour de lui, décrivent des cercles dont il est le centre, se rapprochent, le frôlent de leurs ailes en poussant de petits cris joyeux. Et Marcel pense : « Elles se rassemblent, mes amies les hirondelles,

et disent en me narguant : « Un de ces matins, tandis que tu prendras le train pour réintégrer le lycée, nous prendrons notre vol vers les beaux pays où il fait chaud?... Pourquoi ne fais-tu pas comme nous ?

« Pendant que tu apprendras dans ton insipide géographie comment est faite



l'Asie, où est située l'Océanie, comment se dessine l'Afrique, nous les verrons, nous, ces pays, nous les parcourerons en tous sens.

« Nous nous poserons sur les hauts palmiers, nous nicherons sous les noix de coco au lait sucré. Nous braverons les lions, les panthères et les tigres, nous nous amuserons en

volant à donner, de nos ailes, des chiquenaudes aux éléphants et des pichenettes aux rhinocéros, alors que tu ne verras les uns et les autres que dessinés dans tes livres de zoologie ou le dimanche, enfermés, tristes et dépaysés dans leurs cages étroites du Jardin des Plantes !... »

— Oh ! pense Marcel que je voudrais être hirondelle ! Ce doit être si amusant d'aller à l'aventure dans ces curieux pays !... Ah ! que ne suis-je hirondelle ! ! !... »

Et dans l'esprit de Marcel, se confondent pêle-mêle déserts et forêts vierges, sauvages, chameaux, perroquets, serpents, fleurs gigantesques, fruits succulents.

Marcel a beaucoup lu, mais ses livres favoris sont les relations d'explorateurs, les aventures en pays inconnus.

Il connaît par cœur les récits du capitaine Cook et les voyages de Jacques Arago.

Robinson Crusoé est son ami et il est au mieux avec toute la famille du Robinson Suisse...

Comme tant d'autres il s'enthousiasme aux aventures merveilleuses, s'émeut aux dangers courus dont les héros toujours se tirent à leur avantage... et il voudrait faire comme eux.

C'est très beau en effet les aventures... quand c'est aux autres qu'elles arrivent; c'est très tentant les périlleux voyages... quand on les fait près d'un bon feu, les pieds sur les chenets...

Peu à peu les hirondelles se font plus rares, quelques retardataires bavardent encore en voletant, le jour baisse ; c'est le crépuscule et bientôt la nuit. On crie : « Marcel !... à table ! » Marcel rentre songeur, se met à table, mange et monte se coucher.

. . . .

Tout à coup dans sa chambre il entend un bruit singulier, furtif ; on dirait un froissement d'étoffes; par moments il sent comme un souffle qui lui chatouille le visage, puis une petite voix, très douce bien qu'un peu aigrelette, lui murmure à l'oreille : « Tu dors ! Marcel ?... »

Marcel a peur d'abord, remonte ses draps jusqu'aux yeux.

La voix reprend : « Comment? je te fais peur ?... Tu ne reconnais donc pas une de tes amies ?... L'hirondelle qui a son nid dans l'angle de ta fenêtre et qui, se préparant à partir demain au petit jour pour un long, long voyage, vient te faire ses adieux?... »

Marcel est rassuré :

— Oh ! petite amie, que je voudrais partir avec toi !...

— Qui t'en empêche ?

— Hélas ! je n'ai point d'ailes et je ne pourrais te suivre !

— Enfant !... N'as-tu pas à ta disposition ton cerf-volant superbe qui te servira de monture ?... Viens ! Tu ne sais pas le conduire... Voler ?... Mais c'est très simple, il suffit de péné-

trer un petit secret que nul humain ne connaît, mais que je te dévoilerai, moi !... Tu viendras avec nous et tu verras ces pays de soleil, où l'on vit si heureux, où tout est grand, où tout est beau ; ces pays aux arbres gigantesques et toujours verts, aux fleurs rayonnantes de couleurs inconnues en ta froide Europe, aux fruits dont la saveur est grisante !...



... Viens, crois-moi. Tu cueilleras toutes ces fleurs, tu goûteras à tous ces fruits : Kakis à la robe vermeille, mangues au suc exquis, ananas poussant là-bas comme les chardons ici, bananes aussi communes au pays du soleil que les pommes en Normandie.

Tu désires connaître ces hommes à face de suie, de pain d'épices, chocolat ou brique ; nègres, Asiatiques, Africains, Indiens ? Ces figures multicolores tatouées de rouge, de bleu, de jaune comme les grands vases curieux qui sont dans le bureau de ton père et qu'un oncle rapporta autrefois de lointaines contrées avec ces armes que tu considères, étonné, te demandant par quel bout on les prend : massues et casse-têtes, arcs, et flèches auxquels il t'est défendu de toucher :

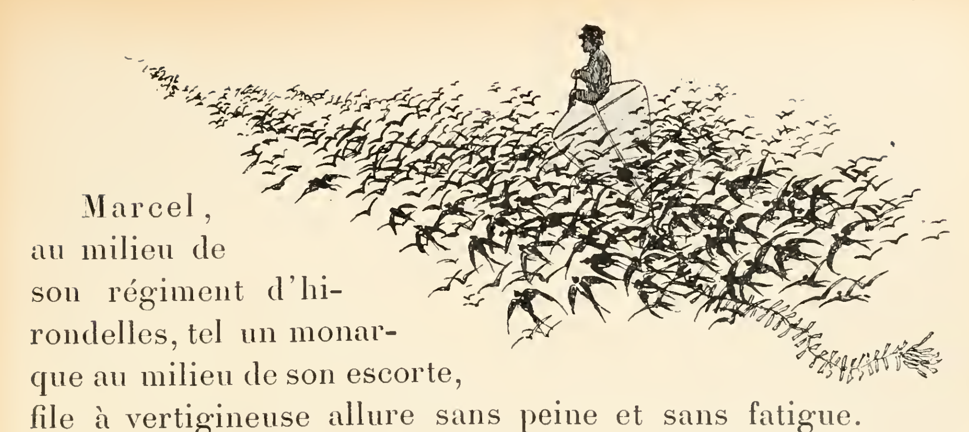
« sous peine de mort », car elles sont empoisonnées !...

Viens avec nous ; ces massues, ces casse-têtes, tu les verras manier par ces sauvages et tu apprécieras avec quelle adresse ils lancent au loin ces flèches sans jamais manquer leur but... tu éviteras seulement de servir de cible.

Viens, viens, te dis-je, je te promets que nous t'en ferons voir de toutes les couleurs. Bien des fois, déjà, j'ai fait des voyages, je suis vieille hirondelle expérimentée, rapporte-t-en à mon expérience !... Allons, c'est dit !... Nous partons demain matin à l'aube. Sois prêt. Trois coups d'aile aux vitres de ta fenêtre seront le signal du départ.

Le lendemain matin, on pouvait voir dans le ciel, au milieu d'une nombreuse troupe d'hirondelles, un étrange oiseau aux formes inattendues qui filait avec elles.

C'était Marcel à cheval sur son cerf-volant et faisant route pour des régions inconnues... Bientôt il disparut avec ses compagnes.



Marcel, au milieu de son régiment d'hirondelles, tel un monarque au milieu de son escorte, file à vertigineuse allure sans peine et sans fatigue.

« C'est singulier, se dit-il, comme les choses les plus difficiles sont élémentaires quand on sait les faire. Il y a en bas une masse de gens qui cherchent, au moyen de machines compliquées, à se diriger en l'air, et moi sans machine du tout, je vais où et comme je veux !... C'est enfantin de voler ! » Et Marcel triomphant sourit de pitié...

Amusant et varié, ce voyage !... Marcel est actuellement au-dessus d'une immense étendue jaune piquetée de loin en loin par de petites taches vertes : le désert et ses oasis. Là-bas une ligne brune et blanche : des animaux étranges, bossus, au long cou tout d'une venue et qui semblent n'avoir point de tête, tant celle-ci est petite par rapport au



corps, des burnous blancs d'où émergent des points noirs :

« Chameaux et Arabes, caravane », se dit Marcel.

Marcel est accablé par la chaleur torride, chaleur sèche, étouffante, augmentée de la réverbération qui lui abîme les yeux et de la poussière qui les fait pleurer. Tout à coup il se sent tourner sur lui-même, il fait la toupie avec son cerf-volant et a toutes les peines à se maintenir.

C'est le simoun qui le prenant, risque de lui faire perdre l'équilibre, le fait pirouetter, puis l'abandonne enfin, le laissant dans une atmosphère plus calme.

Mais voici un autre danger : d'horribles oiseaux de proie, vautours au cou dénudé et puant la charogne, volent lourdement en claquant du bec; l'un d'eux cogne le cerf-volant d'un coup d'aile qui manque de crever la monture et de faire chavirer le cavalier.

Heureusement on va vite, vite, on dépasse les immondes bêtes...

Brusquement la chaleur a fait place à un froid intense. Marcel a le nez qui coule, il éternue, il sent ses doigts s'enkyloser, il les crispe de crainte de lâcher sa monture... au-dessous de lui des pics neigeux.



« L'Himalaya, murmure Marcel; décidément, savoir sa géographie c'est chose utile quand on voyage !... Mais sapristi, que j'ai froid... »

Peu à peu, pourtant, le froid s'atténue, l'air redevient tiède.

Marcel voudrait bien s'arrêter un instant pour regarder les choses inattendues, ce qu'il ne fait qu'entrevoir, mais ses guides vont toujours, l'entraînent, il faut continuer.

La chaleur est redevenue intense; c'est cette fois une chaleur humide, insupportable, qui vous met une goutte de sueur à tous les pores ... Marcel est trempé, il a le gosier sec, il meurt de soif...

Le voyage est moins drôle... Et ces enragées hirondelles qui volent toujours et le forcent à voler aussi!... Notre voyageur n'y tient plus. « Oh que j'ai soif, que j'ai soif! » soupire-t-il.

On passe en ce moment au-dessus d'une forêt à la verdure épaisse.

Des cocotiers énormes, chargés de fruits, frôlent de leurs hauts panaches la queue du cerf-volant dont le conducteur fatigué, assoiffé, manœuvre mollement, maintenant, et ne s'est pas maintenu à la hauteur de ses compagnes de voyage.

— Tant pis, j'ai trop soif, il faut que je déguste une noix de coco. Marcel laisse légèrement descendre sa monture vers un cocotier qui a poussé à la lisière de la forêt un peu isolé des autres.

Au moment où il vient de saisir le fruit tant désiré, il ressent une violente secousse. Son cerf-volant est attiré vers le sol. Seconde secousse, descente rapide, tournant dangereux !... Troisième secousse... Véhicule et véhiculé touchent terre plus vite et surtout plus brusquement qu'ils ne s'y attendaient.

Marcel, gît par terre, sur le dos, les jambes en l'air, tenant dans ses bras la noix



Trois singes se sont accrochés à la queue de son appareil.

de coco qu'il n'a pas lâchée et qui est la cause de tout le mal...

Trois singes se sont à tour de rôle accrochés à la queue de son appareil que leur poids a fait dévaler.

Marcel regarde les singes, les singes regardent Marcel, qui s'est relevé ahuri en considérant ses nouveaux compagnons. « Sales bêtes va ! » s'écrie-t-il furieux.



Trois grimaces et trois grincements lui répondent.

La soif talonne notre voyageur qui fait tous ses efforts pour briser la noix dont il voudrait le lait. Il la cogne contre un tronc d'arbre, essaie vainement de la briser du pied... Les singes comme lui cognent, tapent du pied.

Mais bientôt un autre, dix autres, vingt autres singes, des petits, des moyens et des gros, des familles de singes, pères, mères et enfants l'entourent et tous répètent ses mouvements, s'arrêtent quand il s'arrête, frappent du pied comme lui, lèvent comme lui les bras de désespoir ; si Marcel pousse un cri, une exclamation, cent cris, cent exclamations lui répondent ; c'est une cacophonie augmentée encore par les caquetages des perroquets, de mille oiseaux de tous genres dont les voix stridentes, sifflantes, flûtées rend le vacarme assourdissant.

Marcel, perdant la tête, a la malencontreuse idée de ramasser branches d'arbres, cailloux, tout ce qui lui tombe

sous la main et, rageant, de lancer le tout dans la colonie de singes...

Triste manœuvre! Ceux-ci aussitôt l'imitent, notre pauvre héros est lapidé... il ne peut se sauver, entouré comme il l'est, et pense certainement sa dernière heure venue lorsque, comme par enchantement, les singes sont pris de panique. Marcel n'aperçoit plus qu'une théorie de pattes et de queues détalant au plus vite, agrippant les troncs d'arbres et se perdant bientôt dans le feuillage.

« Qu'est-ce qui leur prend? » se demande Marcel ; mais il n'a pas le temps de se répondre. Ses oreilles résonnent au vacarme étourdissant de gongs, de tams-tams, d'instruments aux sons étranges ; sous ses yeux passent, comme en un cinématographe, des visions inquiétantes : Danses du scalp, cérémonies macabres, réjouissances avant un affreux repas dont il se voit le morceau de résistance.



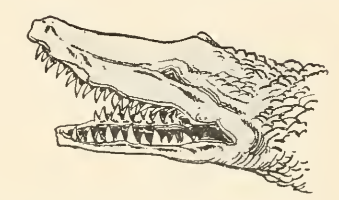
. . . .

Marcel n'a pas été dévoré. Sans savoir ni pourquoi ni comment, le voici proche d'un étang : à moitié mort de



faim et de fatigue il s'est assis sur une épaisse racine qui bombe le sol.

Soudain il sent la racine remuer sous lui, se contourner et voit, horreur ! l'extrémité se transformer en une



gueule énorme, horrible, garnie d'une multitude de dents acérées.

Dans d'autres conditions Marcel se fût dit : « J'ai vu cette tête-là quelque part », car ce qu'il avait pris pour une racine, c'était bel et bien un caïman de forte taille et il avait vu bien des fois de ses semblables au Jardin des Plantes. Mais, en la circonstance il ne dit rien du tout, prit ses jambes à son cou et fila au galop. Il courut, courut pendant des kilomètres et des kilomètres jusqu'à ce qu'enfin il arrivât sur une plage déserte au bord de la mer.

Un bateau aux formes étranges, à la voile triangulaire faite de paille de riz, se balance non loin du rivage...



« Me voici en belle posture, pensa le pauvre Marcel ! Seul ici, vais-je recommencer pour mon compte les aventures de Robinson ?... Et tout à coup dix, vingt mille paires d'ailes bourdonnent autour de lui en une inquiétante musique !... C'est le chant de guerre des moustiques... Marcel va être dévoré en musique... Piètre consolation.

« Eux aussi, veulent me manger, se dit-il. Ils ne pensent donc qu'à cela en ce maudit pays !... »

Mais un bateau est là, c'est le salut ; Marcel se jette à l'eau, rejoint l'embarcation et tant bien que mal se hisse à bord.

Vide de tout être humain, le bateau est bondé de sacs de riz sur lesquels, d'une gifle magistrale, notre voyageur est brutalement jeté. Il regarde autour de lui... rien ! C'est la voile chassée par la brise, qui a brusquement viré et l'a accroché dans son évolution.

Le bateau s'est écarté du rivage et gagne la pleine mer. Il vogue doucement d'abord puis augmente de vitesse.

Marcel s'agrippe aux cordages, manœuvre la voile. Pro-



dige !... sans boussole, sans gouvernail, il conduit son bateau comme un vieux loup de mer.

Il va, va toujours en un fantastique itinéraire, traverse l'Asie, l'Océanie, parcourt les deux Amériques.

Souvent il aborde, mais repart aussitôt, fuyant ici les serpents venimeux, là les fauves féroces, plus loin les hommes, c'est-à-dire les bêtes les plus nuisibles quand elles s'y mettent.

Dans quelque pays qu'il se trouvât, lorsque Marcel pouvait, sans danger, causer à quelque indigène, il s'apercevait avec stupéfaction qu'il lui parlait sa langue. Toutes les langues vivantes ou mortes, tous les dialectes, idiomes et patois, lui étaient devenus familiers, mais, singularité des singularités, il avait beau s'exprimer dans la langue locale on lui répondait inévitablement en français !...

Marcel en restait confondu :

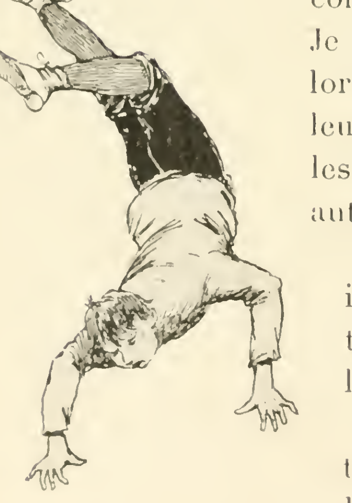
« C'est inouï, songeait-il, ce qu'on apprend en voyage : Depuis mon départ j'ai appris à voler, à naviguer, ce qui est tout à fait réjouissant, j'ai appris à avoir faim, soif, sommeil



sans pouvoir manger, boire ni dormir, ce qui ne l'est plus du tout, et voilà à présent que je parle toutes les langues !!!... »

D'où Marcel déduisit qu'apprendre les langues étrangères sur les bancs du collège est une besogne bien fallacieuse puisqu'elles s'apprennent toutes seules quand on les a quittées, et puis du reste, à quoi bon se fatiguer à les apprendre conclut-il, puisque partout on répond en français ! Que n'ai-je connu plus tôt cette particularité !!!... Je sais peut-être parler « singe » et si, lorsque j'ai vu ces grimaçantes bêtes je leur avais causé au lieu de me fâcher, les choses auraient peut-être tourné tout autrement !...





... Le bateau ne glissait plus, il volait... Sa vitesse allait croissant toujours jusqu'à ce qu'enfin il s'élançât tel un boulet de canon.

Marcel n'eut que le temps d'étreindre la voile qui craquait sous le déplacement d'air et tout à coup s'enleva, s'enleva dans les nuages tandis que le bateau se perdait au loin dans les flots.

Puis la voile se transforma et, comme au départ, Marcel se retrouva à califourchon sur un cerf-volant.

Hélas! ses guides n'étaient plus là et Marcel ne savait

plus voler, aussi se sentit-il dégringoler plus vite encore qu'il n'était monté...

Une chute terrible, un choc... Marcel rebondit en un saut violent...



. . . .

Marcel se croit mort... mais tout à coup il pense, judicieusement que s'il était mort il ne se dirait pas lui-même qu'il l'est...

Il se tâte... essaie de mouvoir un bras, une jambe, le torse...

Tout cela est quelque peu raide, douloureux, mais enfin cela manœuvre, donc rien de cassé.

Marcel entr'ouvre un œil, puis l'autre. Il reste hébété.

Des rideaux à fleurs, un papier de tenture idem, deux chaises dont l'une renversée, une table de nuit au pied de laquelle gît un bougeoir, des tablettes où sont rangés des livres de voyage, enfin un lit douillet et lui dedans.

Marcel ouvre des yeux ronds, ahuris : il s'étire, se redresse sur son séant... Son lit est en désordre, l'oreiller est aux pieds, l'édredon à la tête, les draps sont pilés, tordus en corde et traînent sur le sol.

Marcel pousse un soupir de satisfaction.

— Oh! ce n'était qu'un cauchemar. Quelle chance!

Cauchemar étrange dans lequel tout ce qu'il avait lu lui était apparu, pèle-mèle, au hasard. Les aventures se précipitant les unes sur les autres, sans suite, en un salmigondis étrange comme les légumes dans une salade russe.

Joyeux, Marcel bâille, s'étire, saute du lit et se met à la fenêtre.

Il a la tête lourde et se sent le besoin d'aspirer le bon air piquant du matin.

Et tandis qu'il regarde avec joie les arbres jaunis du jardin dont il était si loin tout à l'heure, une hirondelle passe affairée.

— Toi, lui crie Marcel, tu peux bien filer avec toutes tes compagnes; mais sois bien certaine que tu partiras sans moi!

Et lui faisant un pied de nez :

— Merci de la leçon, hirondelle, ma mie, et bon voyage!



Jean le garde champêtre.

« On est souvent puni par où l'on a péché. »

— Eh bien ! mon Jeannot, es-tu prêt ?

— De suite, grand'mère !

— Presse-toi, mon fieu, j'entends la carriole dans le bas de la côte, elle ne va pas tarder à être là.

— Voilà, grand'mère, je descends.

— N'oublie rien, surtout ! As-tu bien mis toutes tes affaires dans ton sac ?... Et tes gâteaux ?... les as-tu arrangés pour qu'ils ne s'écrasent pas ?... Mets les poires dans le panier pour ne pas les taler ! et les cerises au-dessus !...

— Oui, grand'maman, tout est prêt.

La phrase a des résonances de contrebasse, car Jean est maintenant un grand garçonnet dont la voix, qui mue, passe de l'aigu au grave.

Il apparaît, tenant d'une main sa valise et de l'autre le petit panier bourré de friandises.

Il quitte aujourd'hui la campagne de grand'mère où il est venu passer les vacances... finies hélas ! les vacances si vite envolées !... Adieu les joyeuses parties avec les camarades, les belles promenades à pied ou à bicyclette... Il faut réintégrer la ville voisine, rentrer entre les grands murs du lycée. Revoir proviseur, censeur, maîtres d'études, un tas de figures rébarbatives, tout au moins semblant telles, comparées à la bonne douce figure de la chère grand'maman, si indulgente toujours, en ce moment si affairée en pensant que Jean pourrait oublier quelque chose, si émue en le voyant prêt à la quitter.



— La carriole est à la porte.

Pas élégante, cette carriole ; nous sommes en pleine campagne et c'est un attelage campagnard que celui où va monter notre « potache » : charrette la semaine, servant à transporter légumes ou fourrages ; voiture le dimanche pour



promener le propriétaire et sa famille ; aujourd'hui, omnibus bondé de petits gars rentrant en classe, de mamans les accompagnant la larme à l'œil ; le tout conduit par un jeune paysan à l'air naïf.

— Allons, mon Jean, au revoir ! Pense à ce que je t'ai dit : Travaille bien et sois moins espiègle. Je ne veux pas trop te faire de reproches, mais, avoue-le, tu m'as bien un peu mis la cervelle à l'envers par toutes les farces que tu jouais constamment aux bêtes et aux gens.

— Bah ! grand'maman, c'était pour plaisanter !

— Je le sais bien, mais enfin tâche maintenant de devenir sérieux !... Embrasse-moi encore bien fort, mon gros.

Un coup de fouet claque en même temps qu'un « hue » sonore retentit ; le cheval entraîne la carriole qui bientôt disparaît au tournant de la route tandis que la grand'mère la regarde tristement s'éloigner.



Les moutards que contient le rus-

tique équipage ont des mines diverses : un petit joufflu, tout rose, pleurniche dans son coin, se frotte les yeux de ses poings fermés, repleure, ce qui, de rose, le fait passer au rouge ; un autre, qui lui fait face, n'est préoccupé qu'à se fourrer les doigts dans le nez ; l'appendice, entraîné à ce genre d'exercice, présente deux narines béantes semblables à des soupiraux ; sa mère d'une tape, lui fait lâcher prise, il



recommence de l'autre main, autre tape, autre changement de main. Le voisin de droite s'inquiète de sa bouche plus que de son nez, il la bourre de gâteaux.

— Mais, tu vas t'étouffer à ce jeu-là, lui dit sa mère.

— Pas d'danger, je boirai après.

Jean, un peu morose, regarde s'éloigner peu à peu les beaux sites si souvent parcourus ; là-bas les grands bois où il faisait bon se reposer ; au fond, une raie brillante, le ruisseau où il allait pêcher l'écrevisse ; tout là-bas, à peine visible maintenant, un pignon à cheminée rouge qui fume : le pignon de la maison où, en ce moment, la grand'maman pense à son cher petiot, tandis que le cher petiot pense à elle...

La carriole roule bon train ; le paysage défile rapidement et bientôt on est à mi-chemin, on gravit une côte peu longue mais dure à monter pour le pauvre cheval qui doit traîner un poids auquel il n'est point habitué ; il proteste bientôt à sa façon et s'arrête, ne tenant pas plus compte des coups de fouet dont on le cingle que des « hue » qu'on lui clame aux oreilles.



— Faudrait descendre un peu, dit enfin le cocher et marcher jusqu'au haut de la côte... C'est pas ben loin et ça reposera ma bête...

... Et l'on descend.

Il fait très beau, on n'est pas pressé et c'est bon de se dégourdir les jambes en flânant un peu. Le chemin superbe est encadré de champs et de vergers pittoresquement bordés de mûriers sauvages que dominent les branches contournées de pommiers chargés de fruits.

— Oh ! m'man, les belles mûres, dit un des jeunes voyageurs : si on en mangeait ?

Motion aussitôt adoptée; le moutard aux grandes narines abandonne celles-ci pour aller aux mûres; celui qui se bourrait de gâteaux dit à sa mère : « Le jus des mûres les fera passer » ; le petit joufflu rose a encore chargé de teinte, barbouillé du jus des mûres, il est maintenant ponceau.

Les mamans suivent les moutards; tout le contenu de l'omnibus grapille dans la haie. Jean seul est au milieu de la route; il trouve les mûres fades et malpropres; il regarde, mais ne touche pas.

Tout à coup sa figure s'éclaire; il rit et sans qu'on s'en

aperçoive — on est trop occupé à la cueillette, — s'écarte un peu, contourne la haie et se trouve, sans être vu, dans le champ du côté opposé à ses compagnons.

Son esprit espiègle a repris le dessus. Il a oublié la recommandation de grand'mère et ne pense plus qu'à la farce à jouer.



Il s'enveloppe dans sa capote, passe son capuchon sur sa tête, se muni d'un bâton ramassé en chemin. Jean a entendu plusieurs fois le garde champêtre dresser des procès-verbaux à des vagabonds pillant des jardins ou des vergers. Enflant sa voix, dont il augmente encore le volume en faisant un cornet d'une de ses mains tandis que de l'autre il brandit son bâton au-dessus de la haie :

— Ah! j'vous y prends, tas de maraudeurs ! vous volez les biens de la commune !... Attendez un peu, j'vas vous dresser procès-verbal et puis j'appelle les gendarmes qui sont là-bas, derrière la ferme...

Lorsqu'on est brusquement surpris on ne réfléchit pas; l'effroi vous prend sans raisonnement.



Les moutards épouvantés, tremblants, dégringolent des talus et filent à toutes jambes... Rien n'est contagieux comme la peur ; les mamans s'affolent et, ramassant leurs jupes, se retroussant, suivent les moutards en criant comme des orfraies... C'est un désarroi indescriptible, un sauve-qui-peut général ; on dirait d'un poulailler où poules et poussins ont vu subitement pénétrer un renard !

Le joufflu ponceau s'embarrasse dans les jupes de sa maman, perd pied, veut se raccrocher... mère et fils roulent tous deux, sur la route ; ils se débattent un instant, se relèvent enfin et repartent de plus belle.

Haletants, essoufflés, n'en pouvant plus, nos gens ont enfin rejoint la carriole. Ils se poussent, se bousculent pour s'y enfourner au plus vite, les moutards grimpent par les côtés en s'agrippant aux roues.

Pensez donc ! garde champêtre, procès-verbaux, gendarmes, prison... Horreur !

— Vite, vite ! au grand galop, crie-t-on au cocher !

Celui-ci, ahuri, ne sachant ce qui arrive, croyant à la venue d'un molosse enragé, d'un loup, que sais-je, est, lui aussi, pris de terreur ! La peur des autres lui a communiqué un « trac » atroce. Il ne sait ce dont il s'agit, mais il sent un danger, il perd la tète, fouette son cheval à tour de bras.

— Eh, hue donc ! animal, clame-t-il en lui lâchant les guides, mais cours donc pus vite ! !...

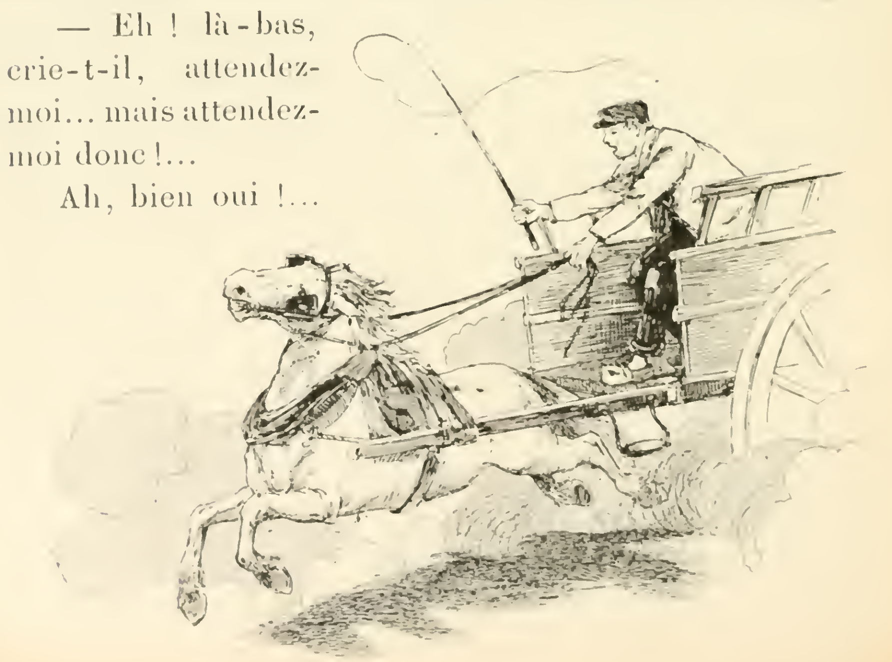
Le cheval s'excite à son tour, s'emballe et le voilà parti sur la descente en un vertigineux galop... La course à l'abîme !...

La farce a réussi au delà de ses désirs ! Jean est pris d'un rire inextinguible en voyant les mamans et leur progéniture en leur course échevelée... Les voilà qui vont rejoindre la voiture... Jean rit toujours.

Ils y grimpent... Jean rit moins fort. Il fait le moulinet avec ses bras tout en courant pour rattrapper le cortège :

— Eh ! là-bas, crie-t-il, attendez-moi... mais attendez-moi donc !...

Ah, bien oui !...



Ses appels excitent encore l'ardeur des fuyards, ils n'ont garde de se retourner ; ils s'imaginent que le garde champêtre, les gendarmes, les juges, toute la magistrature sont à leurs trousses... et il faut à tout prix leur échapper.

Jean ne rit plus du tout.

La carriole est partie à fond de train... Jean trépigne de colère, puis reste penaud, au milieu du chemin.

Il réfléchit maintenant et ses réflexions sont plutôt saumâtres. Il va falloir aller à pied et il y a encore quelques kilomètres avant la ville... Il arrivera au lycée bien après l'heure réglementaire, peut-être à la nuit noire... Comment expliquera-t-il son retard ? En tout cas, c'est la retenue, la privation de sorties ; le savon du proviseur, le savon du censeur... aïe, aïe ! Et sa valise où se promènera-t-elle toute seule dans la carriole, et son panier ?... pourvu qu'on n'ait point pillé les bonnes choses dont grand'mère l'avait bourré. Malheur ! Malheur !... Jean a le cœur gros !

— « ... Grand'mère ! si elle me voyait là tout seul au milieu de la route... elle qui m'avait si bien recommandé d'être raisonnable ?... »

Et tout tristement Jean se met en chemin. De temps à autre il s'arrête, se repose un instant, espérant toujours qu'un véhicule quelconque passera et qu'on voudra bien le laisser monter.

Il en passe, oui, mais ils reviennent de la ville, tandis qu'il y va, lui.

... Et il repart.

Comme il l'avait prévu, notre potache arriva au lycée à la nuit noire, harassé, moulu, poussiéreux et tremblant.



Il fut reçu... comme est reçu un potache en faute : par une avalanche de reproches suivie d'une avalanche de retenues...

Il fallut bien avaler les uns et les autres. Jean y regardera à deux fois, maintenant, quand l'idée lui viendra de jouer quelque farce, d'autant mieux que ses camarades ont su l'aventure ; ils ont beaucoup ri de l'émoi des ravageurs de mûres, mais ils rient plus encore de la mine déconfite de Jean qu'on n'appelle plus au lycée que *le garde champêtre*... ce dont lui, Jean, ne rit pas, mais pas du tout !!



Le diable ennuyé.

« *A malin, malin et demi.* »

L'histoire que je vais vous conter se passait il y a longtemps, longtemps, si longtemps que le grand-père de mon grand-père n'était pas né encore, le vôtre encore bien moins, et vous n'en retrouveriez la relation (si elle existe) que dans les vieux parchemins poudreux qui se recroquevillent dans les archives du pays qu'elle eut pour théâtre.

Mais les recherches seraient d'autant plus malaisées que ce pays est bien loin ; on l'atteint si difficilement que ni vous ni moi ne songerons jamais à y aller.

Ce pays est très accidenté, très sauvage, tout bosselé de montagnes, hérissé de rochers, crevassé de gouffres noirs, de précipices profonds...

C'est en somme un affreux pays; et pourtant on y vit et on y meurt tout comme ailleurs. Les habitants le trouvent

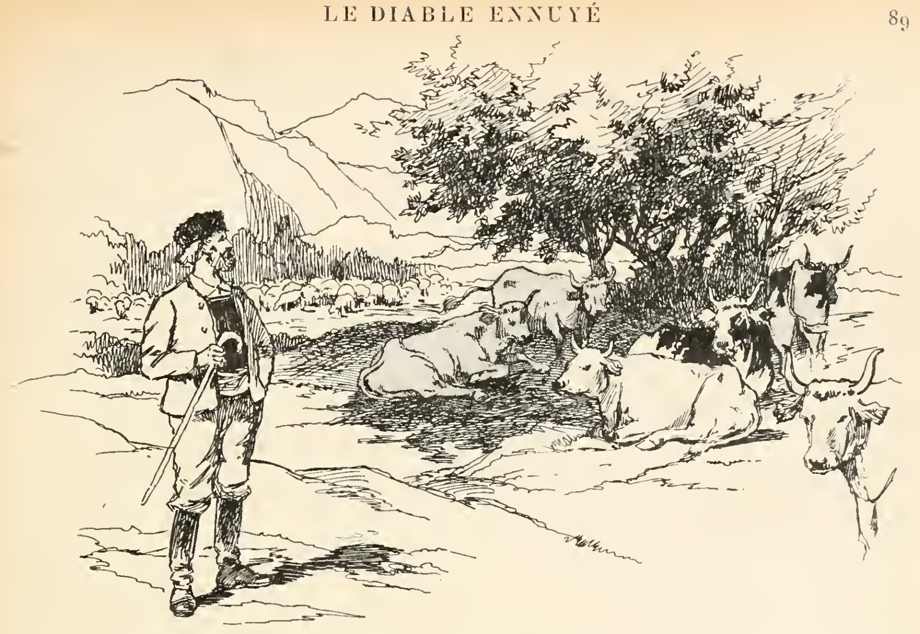
superbe, ils y vivent heureux parce qu'ils y sont nés, et que le plus beau pays du monde est toujours celui où l'on a vu le jour.

Comme en tous lieux il y avait là des riches et des pauvres.

N'allez pas croire que les riches étaient, comme chez nous, des financiers remuant des millions à la pelle, possédant hôtel à la ville, château à la campagne, villa à la mer, chevaux à l'écurie et automobiles au garage. Non. La richesse, c'était pour eux maison solide, beaux bestiaux et quelques arpents de terre biens fertiles dans les vallons au pied de la montagne...

De millions, point? les gens de ce pays n'auraient su





compter si loin et quant aux automobiles elles n'eussent pu y rouler par la bonne raison qu'elles n'étaient pas inventées.

Les pauvres étaient là, comme partout, ceux qui n'ont ni feu, ni lieu.

Le plus riche de l'endroit c'était incontestablement Éloy. Nul ne possédait d'aussi belles têtes de bétail, nul n'avait, dans ses granges, de plus belles récoltes. Éloy vivait heureux avec sa femme, ses fils et sa fille Nicole.

Nicole, de l'avis de tous, était la plus belle fille du pays, et, chose plus rare, elle était aussi bonne que jolie et tout le monde l'adorait.

En ce temps-là, le diable faisait sur terre maintes excursions.

Parfois, suivant les circonstances et les coups qu'il médi-

tait, il laissait deviner sa personnalité ; parfois, voyageant incognito, il cherchait avec soin à dissimuler de son mieux ses cornes, ses ongles crochus, sa longue queue et se parfumait tant et plus pour masquer la vilaine odeur de soufre dont il était imprégné.

Sous quels déguisements nous rend-il ses visites, à présent ? On l'ignore, et pourtant il vient souvent et voit beaucoup de monde ; la preuve, c'est qu'il y a énormément de gens qui « tirent le diable par la queue » !...

Ses visites, autrefois, avaient pour but de récolter des âmes pour peupler son enfer, car il désire avoir autour de lui nombreuse société.

Mais s'il aime la quantité il apprécie surtout la qualité et lui-même se dérange quand il s'agit d'attirer à lui une jolie petite âme bien blanche, bien pure.

Les autres, âmes de voleurs, d'escarpes, d'ivrognes invétérés et de joueurs, décavés ou non, lui sont acquises d'avance ; c'est tout au plus s'il envoie de temps à autre un de ses caporaux ou un de ses sergents pour leur rappeler l'invitation future.

Depuis quelque temps on avait remarqué dans le pays les visites nombreuses de Lucifer. C'était surtout vers la demeure d'Éloy qu'on le voyait rôder. Or, un beau jour qu'Éloy se rendait aux champs, Lucifer l'accosta. Le diable n'est point bête (on l'a, du reste, surnommé l'Esprit malin), mais Éloy n'était point bête non plus. Le diable le savait ; aussi ne chercha-t-il pas de faux-fuyants mais alla droit au but :

— Écoute, Éloy, j'ai une proposition avantageuse à te faire.

— Avantageuse ?... pour vous peut-être, mais pour moi,



je n'y crois guère... Enfin, dites toujours, messire Satan.

— Tu es riche, je le sais, mais je sais aussi que tu voudrais être plus riche encore, je sais que tu désires augmenter ton bien, agrandir tes propriétés et que tu convoites certains champs fertiles, là-bas au pied de la montagne...

— Et puis ?...

— Et puis il ne dépend que de toi d'avoir, non seulement ce que tu ambitionnes, mais plus encore. Si tu le veux, tout le pays sera à toi, tous les bestiaux t'appartiendront ; tu seras le maître absolu, le seigneur — le roi du pays !...

— Oui da !... Et que faut-il faire pour cela, Messire.

— Bien peu de chose ?

— Mais encore?...

— Écoute : tu vas me signer un tout petit papier...

— Et il dira, ce petit papier?...

— Il ne t'engagera toi-même à rien, mais tu as une fille : Nicole ; tu me céderas son âme tout simplement, je la sais bonne et intelligente et j'aurai besoin d'elle plus tard...

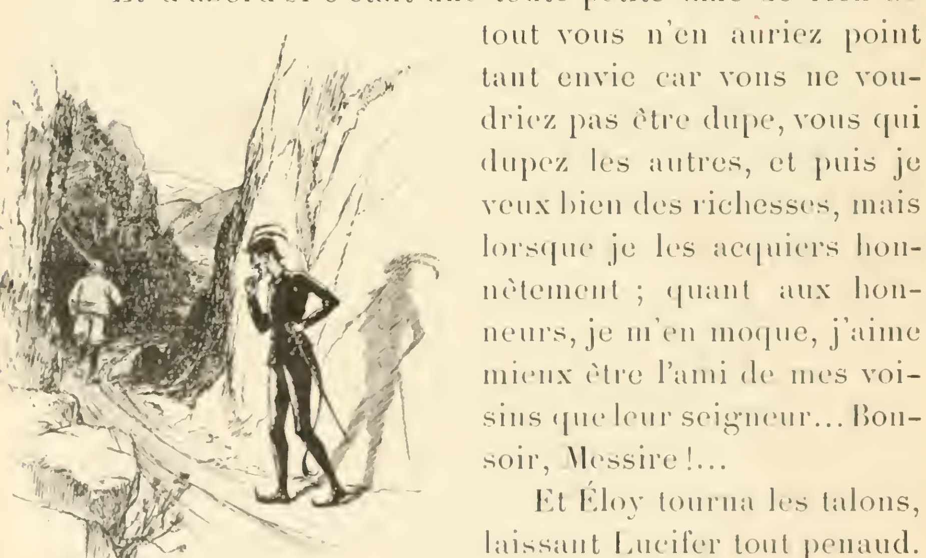
— Vraiment !...

— Oh ! rassure-toi, rien ne presse, j'attendrai que le moment venu de quitter la terre ait sonné pour elle et alors seulement je réclamerai l'exécution de notre traité.

— Et vous croyez, que je vais accepter ça?... Nenni, Monseigneur. Vous pouvez retourner d'où vous venez et vite encore !...

— Réfléchis donc à ce que je t'offre : tout un pays, les honneurs, la richesse en échange d'une toute petite âme de rien du tout !

— Et d'abord si c'était une toute petite âme de rien du tout vous n'en auriez point tant envie car vous ne voudriez pas être dupe, vous qui dupez les autres, et puis je veux bien des richesses, mais lorsque je les acquiers honnêtement ; quant aux honneurs, je m'en moque, j'aime mieux être l'ami de mes voisins que leur seigneur... Bonsoir, Messire !...



Et Éloy tourna les talons, laissant Lucifer tout penaud.

— Diable ! se dit le diable, ça ne va pas



Le soir, en rentrant, Éloy vit Satan se dresser devant lui.

tout seul !... Bah !... le dernier mot n'est pas dit, grogna-t-il en rebroussant chemin...

Le soir, en rentrant chez lui, Éloy vit Satan se dresser sur son chemin.

— As-tu réfléchi à ce que je t'ai dit ce matin.

— C'est tout réfléchi, Messire, inutile d'y revenir... Filez ! j'ai faim, je vais dîner.

— Prends garde, Éloy, je suis puissant ; si tu ne cèdes pas, malheur à toi !...

— A votre aise, Messire, mais je ne céderai point.

— Alors, c'est la guerre ?...

— Comme il vous plaira.

Lucifer, de sa voix fausse chantonna :

Je ferai tant de vexation,
Maître Éloy, disait Satan,
Tant de tourments et tant d'ahan
Que nul se le sçauroit penser,
Toujours prest à recommencer.
Quy se veult garder bien se garde,
Et qu'il soit toujours sur sa garde !

Éloy ferma sa porte au nez de Lucifer.

En entrant à l'étable le lendemain matin, Éloy fut surpris de voir que deux de ses bœufs, les plus robustes, qui, la veille encore étaient pleins de vie, gisaient par terre, lamentablement... Ils étaient morts !...

Éloy se désespéra un moment, pleura, puis reprit le dessus. C'était un homme énergique, il fit enfouir les deux pauvres bêtes et se rendit aux champs.

Là un autre malheur l'attendait.

Une pièce de terre était complètement dévastée, les blés qu'on devait moissonner le lendemain étaient carbonisés et répandaient une odeur de soufre qui prenait à la gorge. Cette odeur fut une révélation pour notre homme :

— Satan, le misérable, a passé par ici, s'écria-il.

— Tu l'as dit, fit derrière lui une voix moqueuse, et



même il y est encore, tu vois ? Et si tu ne cèdes à sa demande, tu le trouveras toujours sur ta route et partout où il sera, le malheur fondra sur toi... A propos, comment vont tes bestiaux? s'interrompit-il en riant... Voyons, es-tu prêt à signer?...

— Jamais ! riposta Éloy. Tu entends !... jamais ! quoi que tu fasses, je ne signerai pas.

— C'est à voir !

— C'est tout vu !...

A dater de ce moment les calamités écrasèrent le pauvre

Éloy, ses volailles moururent les unes après les autres, ses bœufs, ses moutons, ses poules, ses oies, ses canards, tous y passèrent.

Les champs furent dévastés. Le feu prit aux granges, les fourrages, les récoltes, furent détruits. Et après chaque désastre Satan apparaissait sarcastique, grommelant ces deux mots : « Signes-tu ? »

Et toujours, sans hésiter Éloy lui répondait : « Jamais !.. »

Après chacune de ces entrevues, Éloy serrait sur son cœur sa chère Nicole, l'auteur innocent de tous ses maux, et la bonne enfant cherchait à consoler son père :

« Le malheur nous accable, père chéri, mais la prospérité reviendra ; nous souffrons maintenant, mais le bonheur renaîtra bientôt, crois-moi ».

C'est la misère qui vint, et d'autant plus affreuse à supporter que jusqu'ici on avait vécu dans l'aisance.

Eloy, ses fils, sa femme et sa fille travaillaient sans relâche, mais leur travail, une fois terminé, était toujours détruit, anéanti !...



Un jour où plus triste, plus chagrin que d'habitude, — car il ne restait rien à manger à la maison et fiers ni Eloy ni les siens ne voulaient rien demander, — un jour qu'Eloy assis sur un rocher cherchait les moyens de conjurer le sort, il entendit non loin des plaintes et des cris de douleur, puis des appels désespérés.

Il s'avança, chercha d'où ils pouvaient provenir.

Les appels, qui devenaient de plus en plus pressants, sortaient d'un gouffre béant au milieu d'un éboulis de rochers.

Eloy s'avança avec précaution jusqu'à l'orifice sur lequel il se pencha, cherchant à ne pas perdre l'équilibre, car derrière lui un autre gouffre, plus noir et plus profond encore, s'ouvrait menaçant.



— A moi ! à moi ! criait la voix.

— Qui es-tu ? demanda Eloy ?

— Oh ! Eloy ! c'est toi, viens à mon secours, je t'en supplie !

— Ah ! c'est vous, Messire ? Enchanté de vous voir en si belle posture ; eh bien, restez-y !

— Non non ! je t'en supplie. tire-moi de là et je te promets...

— Vos promesses? je n'en ai cure, vous ne les tiendriez pas.

— Eloy! je te jure, et tu sais que je ne mens pas à mes serments, je te jure que si tu me tires de là, je renoncerai à ce que je t'ai demandé, je réparerai tout le mal que je t'ai fait, la prospérité, le bonheur renaîtront chez toi...

— A d'autres, mon maître. Restez où vous êtes, je vous y trouve fort bien à votre place.

— Sauve-moi, je t'en supplie, je suis déchiqueté, je n'ai plus la force de me tenir sur la paroi où je suis accroché ; si tu ne viens à mon secours je dégringole au fond du gouffre.

— Vous y serez bien mieux encore, croyez-moi.

— Eloy, je t'en conjure...

— Eh bien! écoutez : Que m'offrez-vous si je vous tire de là?

— La bague que j'ai au doigt. Elle ne me quitte jamais. Celui qui en serait possesseur acquerrait aussitôt une partie de ma puissance et de plus je ne pourrais plus rien contre lui.

— Bien ça! mais une fois sorti de votre nouvelle demeure, où vous mériteriez bien que je vous laisse, qui me prouve que vous me le remettrez, ce talisman?

S'il n'avait fait si noir dans le trou où Satan était de plus en plus mal à l'aise, on eût pu le voir faire une épouvantable grimace, non de douleur cette fois, mais de rage de penser qu'un simple mortel avait pu deviner sa fourberie. Son intention, en effet, était de se faire sauver et une fois en sûreté il eût tiré sa révérence à maître Eloy et fût parti en se moquant de lui.

Mais nous l'avons dit, Eloy était malin.

— Eh bien, Messire, reprit-il, vous ne répondez point? Quelle garantie me donnez-vous?

— Ma parole!

— Eh ouais! mon maître, vous me prenez pour un autre. Nenni, je n'en veux point et je vous laisse... Bonne nuit!



— Eloy, je ferai ce que tu voudras, mais sors-moi d'ici, je n'en puis plus.

— Soit! je vais chercher des cordages, j'amènerai mes fils (car seul je n'y suffirais pas, tous les méfaits et les vilaines histoires que vous avez sur la conscience doivent vous rendre bien lourd) et on vous tirera de là, mais, auparavant, on vous passera une ficelle... Soyez tranquille, elle sera trop mince pour vous soutenir... Vous y attacherez le bijou promis et quand je l'aurai bien enserré dans ma poche on vous enverra des cordages, solides cette fois, et on vous hissera vous, vos cornes et votre vilaine queue.

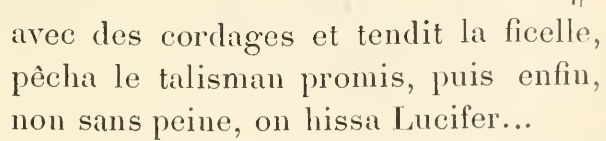
— A mon tour. Où est ma garantie? Quand la bague tu auras, qui m'assure que tu me sortiras d'ici?

— Ma parole! c'est celle d'un honnête homme, Satan, et je n'y ai jamais manqué!

— Jure!

— Soit! Je jure qu'en échange de la bague je vous tirerai de là!

Eloy fit ce qu'il avait dit; il alla chercher ses fils, revint



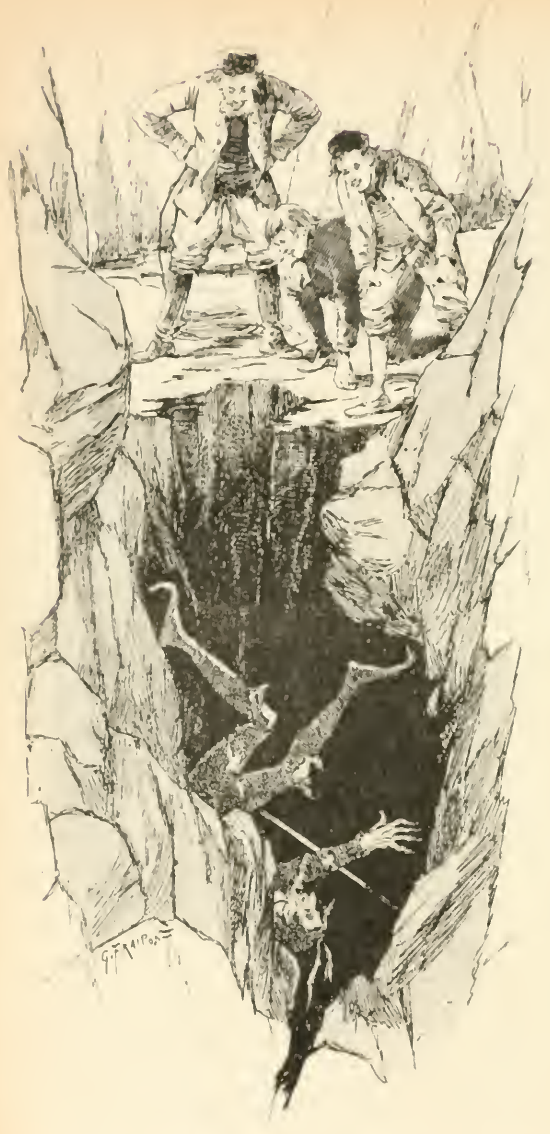
avec des cordages et tendit la ficelle, pêcha le talisman promis, puis enfin, non sans peine, on hissa Lucifer...

En quel piteux état !... Meurtri, contusionné, une corne faussée, la queue pelée, les vêtements en loques.

Et tandis qu'il se frictionnait et cherchait à se remettre d'aplomb... vlan ! d'une poussée Eloy l'envoya rouler dans le gouffre voisin, abîme si noir et insondable que nul n'en put jamais apprécier la profondeur.

— Misérable parjure, hurla Satan en perdant l'équilibre, tu manques à ton serment !

— Que nenni, Monseigneur, j'ai juré de vous tirer d'un gouffre, mais je ne vous ai point juré de ne pas vous envoyer dans l'autre... Et cette fois vous y resterez, foi d'Eloy. Quant à votre bague point ne la garde, car je ne veux rien de vous,



je la renvoie d'où vous sortez !

Pendant plusieurs jours on put voir non seulement Eloy et ses fils, mais encore tous les gens du pays affairés, travaillant sans relâche à précipiter dans le gouffre où gisait Lucifer, des monceaux de pierres et des quartiers de roches dégringolant avec un effroyable bruit qui allait s'éteignant peu à peu, — l'abîme était si profond qu'on n'entendait point le choc final.

Eloy se remit au travail.

O prodige ! Au lieu d'être anéanti, une fois terminé tout travail exécuté par Eloy ou l'un des siens se doublait aussitôt.

Bientôt l'aisance revint et bientôt la richesse.

Nicole était plus jolie que jamais, les champs plus fertiles, les bestiaux plus nombreux et plus forts et les volailles plus grasses.

Eloy redevint le plus riche habitant du pays, mais il en resta le meilleur.

Parfois, dans la contrée, quelque tremblement de terre fait tressaillir le sol, quelques rochers sortent de leurs alvéoles et quelques arbres sont déracinés. On entend des grondements souterrains... C'est Lucifer qui se démène en vain dans le nouveau local où Eloy l'a si bien installé.



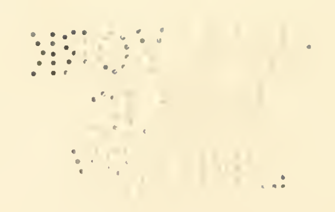




Table.

L'Ane récalcitrant. 1
La Sentinelle qui rit. 15
Le Piton malencontreux 27
Le petit chasseur du grand café. 41
Du cent à l'heure. 59
Jean le garde champêtre 77
Le diable ennuyé. 87



ÉVREUX, IMPRIMERIE CHARLES HÉRISSEY ET FILS